

sommaire du n° 144, octobre 2020

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaires École	
« Actualité de la névrose »	
<i>Notre pratique de l'interprétation</i>	
Esther Morère Diderot, L'interprétation, entre poétique et arme	6
Jean-Michel Arzur, Plaider le faux	11
Pascale Leray, L'interprétation renouvelée	17
Karim Barkati, Psychanalyse, musique et informatique : un essai différentiel sur l'interprétation	23
<i>La clinique borroméenne de la névrose</i>	
Michel Bousseyrroux, La <i>nœuvrose</i> de transfert	39
Muriel Mosconi, Méditation sur les nœuds à quatre	44
■ Entrée des artistes	
<i>Corpus Naturæ</i>	
Sabrina Ambre Biller, Véronique Vialade Marin	59
■ Le champ lacanien	
Marie-Noëlle Laville, Consistance de l'Autre	64
■ Brève	
Marie-José Latour, <i>Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire</i>	70

Directeur de la publication

Radu Turcanu

Responsable de la rédaction

Claire Duguet

Comité éditorial

Anne-France Chatiliez-Porge

Dominique-Alice Decelle

Éphémia Fatouros

Camilo Gomez

Sybille Guilhem

Laure Hermand-Schebat

Cristel Maisonnave

Patricia Martinez

Giselle Sanchez

Nathalie Tarbouriech

Jean-Luc Vallet

Lina Velez

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

Chères lectrices et chers lecteurs du *Mensuel*,

Le moment où je vous écris et le moment où vous me lirez ne sont pas les mêmes. C'est la temporalité propre à toute lettre, bien différente de celle de la conversation. C'est pour cela sans doute que la langue latine possède ce qu'on appelle « le passé épistolaire ». Il est d'usage dans la Rome antique de s'adresser dans une lettre selon une énonciation qui prend comme point de repère non le moment d'écriture de la lettre (« Je t'écris... »), mais le moment de sa lecture par le destinataire. Il faudra donc mettre dans la lettre : « Je t'ai écrit... »

Au moment donc où vous lirez cet éditorial, le présent de mon écriture sera devenu passé et ce que je pourrais écrire au moment où m'incombe la dure tâche d'ouvrir ce numéro d'octobre sera peut-être totalement caduc. S'il est quelque chose que ces derniers mois nous ont appris, c'est l'impossibilité radicale de prévoir les événements, vérité de structure, mais dont la violence a été particulièrement extrême ces derniers temps. Le confinement nous est tombé dessus en quelques jours seulement. Car l'expression « ce qui nous tombe dessus », pour reprendre le titre de notre séminaire Champ lacanien de cette année, ne se conjugue pas au futur.

Ce numéro d'octobre est ainsi l'occasion de revenir sur nos travaux passés et d'apporter les dernières réflexions sur les deux thèmes qui ont nourri cette année et le séminaire École, et le séminaire Champ lacanien. La première partie de ce numéro vient clore notre séminaire École qui s'est penché au cours de l'année 2019-2020 sur le thème « Actualité de la névrose ». Vous y trouverez les quatre textes de la soirée consacrée au thème « Notre pratique de l'interprétation », le 28 mai 2020. Esther Morère-Diderot commence par mettre en lumière un des paradoxes de l'interprétation analytique, située entre poème et arme, « comme si l'acte d'interpréter demandait à la fois poésie et combat ». Jean-Michel Arzur à son tour fait émerger une autre facette de notre pratique de l'interprétation et montre comment Lacan déplace l'accent de l'interprétation des dits vers le dire.

Pascale Leray chemine à travers le séminaire *Encore* pour nous montrer de quelle manière l'interprétation peut porter d'une façon opérante sur le réel hors sens, car, comme le souligne Lacan, « elle n'émerge de rien d'autre que de l'*ex-sistence* de *lalangue* ». Karim Barkati enfin cherche à cerner les spécificités de l'interprétation analytique en la confrontant à l'interprétation musicale et à l'interprétation en informatique au travers des méthodes formelles.

S'y ajoutent deux textes de la soirée du même séminaire qui s'est déroulée au mois de juin autour des nœuds borroméens ; son titre était « La clinique borroméenne de la névrose ». Michel Bousseyyroux nous y parle, en un magnifique néologisme que n'aurait pas renié Lacan, de la « *nœuvrose* de transfert », tandis que Muriel Mosconi analyse les échanges de Lacan avec François Rouan et nous livre une « méditation sur les nœuds à quatre ».

Dans une deuxième partie de ce numéro, la jeune et passionnante rubrique « Entrée des artistes » allie photographie et poésie pour une magnifique collaboration qui donne à voir et à lire « le corps de la nature ». *Corpus naturæ*, tel est le nom de ce projet de création commune dû à Sabrina Ambre Biller et Véronique Vialade Marin.

Dans la troisième partie intitulée « Le champ lacanien », Marie-Noëlle Laville nous offre une contribution intitulée « Consistance de l'Autre », féconde réflexion enrichie de l'actualité autour du thème de « l'Autre », choisi en 2019-2020 comme thème du séminaire Champ lacanien animé par Sybille Guilhem et Marie-Noëlle Laville. Suspendu du fait de l'épidémie de la Covid-19, ce séminaire se poursuivra durant l'automne, si possible.

Notre numéro de ce mois-ci se clôt sur une brève contribution en lien avec l'actualité éditoriale : Kristèle Nonnet-Pavois nous offre une note de lecture sur l'ouvrage de Marie-José Latour autour du romancier Philippe Forest et de son œuvre, paru récemment aux Éditions Nouvelles du Champ lacanien (*Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Autour de l'œuvre de Philippe Forest, articles et entretiens*, 2020).

En attendant la reprise de nos deux séminaires annuels et en espérant que nous pourrons cette année les mener à terme *viva voce*, je vous souhaite une excellente lecture et un très bon mois d'octobre.

Laure Hermand-Schebat

SÉMINAIRES ÉCOLE

Actualité de la névrose

Notre pratique de l'interprétation

La clinique borroméenne de la névrose

Notre pratique de l'interprétation

Esther Morère Diderot

L'interprétation, entre poétique et arme *

« Mais si la mer
Retire et donne la mémoire, si l'amour aussi,
Captive inlassablement les regards,
Ce qui demeure, les poètes seuls le fondent. »

Friedrich Hölderlin ¹

L'interprétation, opération essentielle de la cure, une part de son essence même, permet au moteur de celle-ci sa mise en route, sa tenue... Parce que cela fait jouer à cet endroit un processus créatif qui permet au couple analysant-analyste de faire ses pas, de faire ses preuves à travers les méandres des symptômes, comme du nouage RSI, ce qui fait la différence avec les thérapies qui fleurissent ces dernières années, de l'ordre du conseil, du coaching, interventions qui feraient forçage, annihilant la condition même du sujet.

Si du côté des psychoses l'interprétation se joue à différents niveaux demandant opération singulière, une certaine touche de savoir-faire, car, comme nous le souligne Lacan dans sa thèse, le psychotique est un interpréteur ², notamment lorsqu'il nous décrit avec ce *focus* acerbe le délire d'interprétation, qu'il dépeint comme « délire du palier, de la rue, du forum »... ou contrairement aux rêves qui doivent être interprétés, le délire d'Aimée est par lui-même une activité interprétative de l'inconscient ; alors ici il s'agit de faire amarrage, un certain type d'interprétation y est en jeu.

Du côté de la névrose, Freud nous l'a démontré dans un style Belle Époque, les interprétations allaient bon train, style que nous ne tenons plus aujourd'hui, mais il a tracé la voie, à Lacan entre autres, qui s'en démarquera et déposera à différentes périodes sa pensée concernant l'interprétation. Il souligne : « Que chacun témoigne à sa façon du bien-fondé d'une interprétation, ce n'est pas, pourtant, la conviction qu'elle entraîne

qui compte, mais que l'on en connaîtra bien plutôt le critère dans le matériel qui viendra à surgir à sa suite³. »

Notre pratique de l'interprétation, donc, est une fonction de la cure, j'ai retenu pour ma part deux termes qui m'ont frappée lors de lectures et font connexion avec l'interprétation, les voici : arme, puis poétique. Ces termes qui semblent paradoxaux, j'ai souhaité les aborder, car, côte à côte, on se demande ce qu'ils fabriquent ensemble. On les retrouve pourtant comme si l'acte d'interpréter demandait à la fois poésie et combat. Un lâcher-prise, tout en ne baissant pas sa garde, position bien complexe mais qui fait là *la position*.

Nous commencerons par Michel de Montaigne : « Les livres, c'est la meilleure munition que j'ai trouvée à cet humain voyage⁴. » Le terme munition fait écho à ce qu'a prononcé, le 18 septembre 1975, Lacan, quand il parle de sa pratique de contrôleur et de la particularité des adverbes (ajout du *ment*), ce qui fait rire son auditoire (condiment, ce qu'on dit ment) : « Vous avez la bonté de rigoler, mais c'est pas drôle, car en fin de compte nous n'avons que ça, l'équivoque, comme arme contre le sinthome⁵. »

Il énonce juste après que les jeunes analystes sont dans une première étape à peu près « comme le rhinocéros. Ils font à peu près n'importe quoi [...]. La deuxième étape consiste à jouer de cette équivoque⁶ » – ici le doute persiste, parle-t-il de l'équivoque qu'il fait entrer dans la danse du contrôle ou alors de celle que les analystes produiraient en prenant un peu de bouteille ? « Cette équivoque [...] pourrait libérer du sinthome ». L'interprétation serait donc la seule arme pour opérer sur le sinthome pour savoir y faire avec son symptôme...

Quelques semaines après avoir relu cette séance de Lacan, j'ai lu la pièce de théâtre *Viento del pueblo*, adaptée du poème « Vientos del pueblo me llevan » de Miguel Hernández⁷, jeune poète décédé en prison lors de son incarcération, à la suite de la guerre civile qui fit rage entre républicains et franquistes. Cette pièce de théâtre fait une connexion entre l'arme et la poésie, je cite un extrait : « La poésie, je l'ai ressentie comme j'ai senti ma condition d'homme et, en tant qu'homme, je la porte avec moi en essayant à chaque pas de me dignifier à travers ses coups de marteau⁸. »

Surprise... une part de la poésie frôlerait parfois un côté fleur bleue, ici, au contraire, elle démontre la fulgurance des mots qui font le souffle de la vie, de la mort, du combat.

Lacan parlera de poésie aussi, il dira en se référant à la poétique chinoise par rapport à l'interprétation : « Je ne suis pas poât-assez⁹ », mais pas que, ce terme est emprunté à Léon-Paul Fargue dans *Ludions*, non sans

humour, dérision qu'ouvre le jeu de sonorités nouvelles. Il ne s'agirait pas de faire de la grande poésie, mais d'utiliser la fonction d'une certaine poétique qui a un effet de sens mais aussi un effet de trou. Le tonneau du sens est infini, sans limite, il est impossible de le boucher, il faudrait donc passer par d'autres voies/voix d'interprétations.

Lacan s'est peu à peu éloigné de l'interprétation qui donne du sens à insuffler dans l'analyse et s'est dégagé aussi des postfreudiens qui utilisaient l'interprétation comme stratégie guerrière, où il s'agissait là plus de faire avec une artillerie lourde de l'interprétation, styles de tactiques, et autres stratégies guerrières en arrière-fond, que l'on retrouve aussi dans les jeux d'échecs ou dans les plans de combats de guerre ¹⁰. Il s'en est détaché pour proposer une certaine logique de l'interprétation, dont celle où l'équivoque y a la part belle, tout comme divers types de scansion, coupures, faisant entrer dans le jeu épissures et autres opérations qui jouent sur le nœud.

En interprétant, nous faisons avec le symptôme circularité, nous donnons son plein exercice à ce qui peut se supporter de *lalangue*, alors que l'analysant, ce dont il donne toujours témoignage, c'est de son symptôme ¹¹. Cette phrase va avec le schéma du nœud RSI ¹², des trois ronds, cercles RSI, qui ne sont pas noués, et que le symptôme enlace, faisant un dessus-dessous. Ils sont superposés : d'abord I, en dessous R, en dessous S, le symptôme les noue, ou le sinthome plutôt.

Je rappellerai la proposition interprétative d'un de mes patients, car eux aussi font des propositions, ne l'oublions pas, surprenantes et bienvenues.

Face à mon « es de estructura... », pour border le maternel envahissant et faire point aux litanies sans fin, il lance : « Es destructora ! » Une seule lettre change, sur le plan sonore et non écrit (trois mots pour la première formule, deux pour la suivante), c'est le « o », et pourtant cette lettre qui valse fait entrer pour lui une autre proposition d'un point de vérité maternelle, la structure de l'Autre maternel fait destruction, elle est destructurante... En utilisant cette poétique de la lettre, s'est assuré pour lui un pas de côté... Il en rit d'ailleurs ! (Je laisse les formules entre guillemets et non en italique pour marquer dans le texte que ce sont les paroles dites et entendues par l'auteure du texte, pour les mettre en valeur.)

Alors, du côté de l'interprétation : il y a encore du pain sur la planche, encore à inventer, pour les analysants qui en sont preneurs, à jouer entre autres de l'équivoque, arme de nos contrées inconscientes. Et pour la toute dernière note, je souhaitais faire part de quelques questions.

Aujourd'hui, durant cette crise sanitaire, comment interprète-t-on, au téléphone ou en *visio* ? Peut-on autant jouer avec les sons, la *lalangue*, les coupures, les silences et l'absence du corps ? Si l'Autre supposé savoir est absent de son corps, comment alors se produit ou se pose l'amour de transfert ? Est-ce qu'on aime au téléphone ? Un peu triste non, désincarné... (cf. Tinder, Meetic, *visios* d'amour sans volume tellement prégnants de nos jours). Sans compter le fameux *cliniquer* de l'ouverture de la section clinique à Vincennes. *Cliniquer*, c'est être au bord du lit. Le *clinamen* de Lucrèce... dont Lacan fait lien avec le divan. Ne perdons-nous pas tous les jeux de regards, du corps, les mises en scène qui ont lieu dès l'entrée dans le cabinet, dont une de mes patientes est friande : tout se déroule entre le moment où elle enlève son manteau, ses divers gilets, puis se rend vers le divan, avec un « J'enlève les couches » !

De quelles couches s'agit-il ? (D'ailleurs par *visio* ou téléphone, plus de couches... eh oui.) Ces couches seraient-elles ces éléments superposés, en géologie, renvoyant à ce que Freud propose comme analogie entre archéologie et travail analytique, ou serait-ce un « être en couches », ou encore « la couche », le lit, n'oublions pas les Pampers (la marque de couche je suppose) ! Oui, c'est bien ça.

Comme qui dirait, « la chatouille du corps ».

Je crois que la question du réel se pose. Un réel de corps dont parle Lacan, dans les *Conférences et entretiens*¹³... Affaire à suivre.

Mots-clés : interprétation, arme, poésie, équivoque.

*  Intervention au séminaire École 2019-2020, « Actualité de la névrose », soirée du 28 mai 2020, « Notre pratique de l'interprétation ». Diffusion par Zoom.

1.  F. Hölderlin, « Souvenir », dans *Poésies choisies*, Bordeaux, éditions du Conseil régional d'Aquitaine, 2000.

2.  J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1980, p. 212.

3.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1966, p. 72.

4.  M. de Montaigne, *Écrits*, Bordeaux, éditions du Conseil régional d'Aquitaine, 2000.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 17.

6.  *Ibid.*, p. 17.

7.  *Viento del pueblo*, de Coralie Zahonero et Vicente Pradal, d'après M. Hernández, « Vientos del pueblo me llevan », *Nuestra bandera*, n° 40, 27 août 1937.

8.  *Ibid.*

9.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1977.

10.  N. Guérin, *Logique et poétique de l'interprétation psychanalytique, Essai sur le sens blanc*, Toulouse, Érès, 2019, p. 172.

11.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 58.

12.  *Ibid.*, p. 57.

13.  *Ibid.*, p. 54.

Notre pratique de l'interprétation

Jean-Michel Arzur

Plaider le faux *

Je prendrai comme point de départ le titre de notre soirée, « Notre pratique de l'interprétation ». Nous en retrouvons les termes sous la plume de Lacan en 1967, « notre pratique interprétative ¹ », et en 1972, « notre pratique du dire ² ».

L'emploi du pronom possessif interroge, cela sous-entend qu'il y a *des* pratiques, sans quoi l'interprétation se réduirait à une technique. Elle est donc personnelle. Pour chaque analyste. Pour une communauté puisque ce *nous* délimite un ensemble et – logique oblige – des analystes qui n'y seraient pas inclus.

Dans « La direction de la cure » (1958) et « La méprise du sujet supposé savoir » (1967), Lacan épingle *les psychanalystes d'aujourd'hui*. « Trahison », « carence ³ », les mots sont forts pour ces psychanalystes qui « réussirent à oublier la découverte ⁴ » de l'inconscient.

La principale critique vise la relation d'objet, promue par ces psychanalystes d'après-guerre alors même que Freud avait fait dudit objet un représentant, un semblant. Cette réduction du « signifiant du désir ⁵ », le phallus, à l'objet de la demande n'est pas sans conséquences politiques, puisque cela conditionne l'acte du psychanalyste. Lacan met l'accent sur la réponse de l'analyste à partir de sa position dans le transfert : ne satisfaire aucune demande. Il prend ainsi le contre-pied de *l'analyste d'aujourd'hui* qui se donne en pâture « dans cette effusion imaginaire, dont [il] est l'oblat ⁶ ». En s'introduisant dans le fantasme, l'analyste dégrade le message de transfert. Il rabat ce que le sujet impute d'être à l'analyste sur une relation « à je et à moi avec son patient ⁷ » et il en reste « au pied du mur de la tâche d'interpréter ⁸ ».

Lacan met en exergue la question du manque à être qui cause le désir mais échappe au sujet.

Dans « La direction de la cure », il revisite les cas de Freud et prend appui sur l'« ex-sistence du désir dans le rêve ⁹ » pour affirmer qu'il ne se réduit à aucun objet. Le désir « ne se saisit que dans l'interprétation ¹⁰ », soit dans les dits du sujet, d'où son caractère « instable et douteux ¹¹ ». Dans « La méprise du sujet supposé savoir », Lacan pointe un autre écueil qui fait courir à chacun le risque d'être un psychanalyste d'aujourd'hui, lorsque « l'interprétation donne toute satisfaction ¹² ». Non pas au psychanalysant, « mais avant tout au psychanalyste [...] qui se couvre de n'agir [...] que pour le bien ¹³ ». Cette allusion au *bien* – fondement de l'éthique propre au discours du maître – indique la sortie assurée du discours analytique pour ceux qui prendraient une vérité pour le tout et s'en satisferaient. D'où les expressions qui épinglent ce psychanalyste autosatisfait et qui marche droit : « conformisme, héritage et ferveur réconciliatrice ¹⁴ ».

« Le désir d'être le maître contredit le fait même du psychanalyste ¹⁵ », dit Lacan dans « Radiophonie ». Il ne s'agit pas tant d'être le maître de son patient que de la pente possible à venir redoubler le discours du maître propre à l'inconscient. C'est là qu'on touche du doigt la possible carence du psychanalyste s'il se cantonne au déchiffrage, à la tâche de traduction qui spécifie l'interprétation freudienne. « On [...] a fini par s'habituer à l'interprétation ¹⁶ », n'est-ce pas là une indication que les signifiants de la psychanalyse, les publications de Freud ont alimenté le discours commun ? Lacan enfonce le clou en 1976 en affirmant que là où Freud croyait porter la peste, « le public s'en arrange ¹⁷ ». La question concerne donc « la source vive ¹⁸ » de l'interprétation.

Qu'il s'agisse de l'automatisme de répétition ou de l'inconscient qui travaille et interprète indépendamment du psychanalyste, Lacan fait entendre qu'il ne s'agit pas de les laisser fonctionner seuls. « *Notre pratique du dire* [...] ne doit-elle pas rentrer dans le concept de la répétition en tant qu'elle n'est pas laissée à elle-même ¹⁹ ? » Non seulement l'analyste fait partie du concept de la répétition, mais, à l'instar de ce qu'il a aussi fait observer de l'inconscient, sa pratique la conditionne. D'où l'importance qu'il ne s'en tienne pas aux vérités produites dans la cure, qu'il ne s'habitue pas avec son patient à cet inconscient en exercice, mais qu'il vise à produire du nouveau. « Qu'il puisse se dire quelque chose sans qu'aucun sujet le sache ²⁰ », voilà ce que le psychanalyste ne doit pas épargner au psychanalysant.

Encore faut-il qu'il ait une petite idée du « rapport que la vérité entretient avec le réel » – soit du « dire [...] d'où il la commande ²¹ ». C'est pourquoi Lacan déplace l'accent de l'interprétation vers le dire. Si le

bien-fondé d'une interprétation se reconnaît dans le matériel – les dits, qui viennent à sa suite –, c'est parce qu'elle touche à un réel qui déchaîne la vérité, d'où l'idée qu'elle « n'est vraie que par ses suites ²² ».

Si Freud découvre le « sens sexuel de la structure ²³ », Lacan a l'idée qu'il s'arrête là, même si l'on trouve dans son œuvre le soupçon que les fictions tentent de rationaliser l'impossible du non-rapport. « Le réel pour l'être parlant c'est qu'il se perd quelque part [...] c'est là que Freud a mis l'accent, il se perd dans le rapport sexuel ²⁴. » On peut, en effet, donner un sens sexuel à tout, on peut croire que « c'est celui de l'analyse qui nous déverse du sens à flot pour le bateau sexuel ²⁵ », c'est à s'y perdre. Pour le sujet, mais également pour l'analyste s'il n'en mesure pas, déjà pour lui-même, la limite. Il a sur ce point des choses à dire à son analysant et ce qu'il a à dire « est de l'ordre de la vérité ²⁶ ». Étonnant ce propos de Lacan qui affirme pourtant que nul progrès n'en est à attendre. Il s'agit plutôt d'un « savoir y faire ²⁷ », moins avec la vérité elle-même qu'avec ce qui vient y faire limite, cette « digue ²⁸ » du réel.

Faire l'expérience de la limite de la vérité peut donner un aperçu de cette perte qui est « le réel lui-même de l'inconscient ²⁹ ». C'est possible dans la mesure où, la vérité tenant au réel par l'impossible à la dire toute, « le dit ne va pas sans dire ³⁰ ». Il revient au psychanalyste la tâche de montrer la faille de ce couple rêvé mais pourtant mal assorti des semblants et du réel. En effet, avance Lacan, le dire ne se couple aux dits « que d'y ex-sister ³¹ ». C'est ainsi qu'au fil de la cure le sens sexuel finit par se réduire « au non-sens du rapport sexuel, lequel est patent depuis toujours dans les dits de l'amour ³² ».

La perte, le non-sens, autant de façons de nommer « la faille dont se dit l'être ³³ ». Alors, si le doigt levé du « *Saint Jean* de Léonard ³⁴ » illustre l'interprétation – un dire sans énoncé, apophantique –, c'est bien dans la mesure où il montre plus qu'il ne dit cet « horizon déshabité de l'être ³⁵ », cette chute que « le psychanalyste relaie d'y faire figure de quelqu'un ³⁶ ».

Plaider le faux pour savoir le vrai, dit l'expression. Mais quand Lacan déclare qu'il s'agit de « plaider le faux dans l'interprétation ³⁷ », il souligne les équivoques et l'étymologie des mots de la langue qui lient entre eux faux, faut, falloir et faillir. Il met ainsi l'accent sur le *falsus*, le chu, soit ce qui tombe à côté et qui délimite l'objet cause dont l'analyste se fera semblant d'être.

Là où le *psychanalyste d'aujourd'hui* pouvait s'offrir comme objet à se mettre sous la dent, là où, dès lors qu'on parle, une interprétation donnée peut venir sustenter l'analysant, voire l'analyste, Lacan nous rappelle que

c'est pas ça. Lorsqu'il souligne la fonction d'effacement du sujet propre à l'inconscient, nous entendons bien sûr l'impossible identification du sujet par les voies du signifiant, mais aussi la façon dont l'inconscient lui-même est consubstantiel à cette réalité qui fait couverture du réel. D'où le *c'est pas ça*, qui ponctue les tentatives du sujet pour *se dire*. Notre pratique, dit Lacan, implique cet « ordre d'indétermination que constitue le rapport du sujet à un savoir qui le dépasse ³⁸ ». Si la castration est ce qui conduit à l'analyse, elle en est également le résultat.

C'est sans doute ce qui peut, sinon se révéler par l'interprétation, du moins se réveiller le temps d'apercevoir ce réel insu. Car le psychanalyste se heurte à ce dont il a largement été question lors de l'après-midi de travail sur « Rêves et cauchemars ³⁹ », soit au fait que « l'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort ⁴⁰ ».

Pourrait-on dire que l'interprétation analytique vise à nous sortir de nos rêves, ne serait-ce qu'un laps de temps ? Peut-être bien. Mais alors serait-elle si efficace que cela quand nous cédon's vite au désir de dormir ? Lacan souligne que l'inconscient, « c'est de ne pas se rappeler *de* ce qu'on sait ⁴¹ » et, poursuit-il, dire « "je m'en rappelle", soit : je me rappelle à l'être (de la représentation) ⁴² ».

Qu'est-ce qui peut faire alors que notre pratique ne se réduise pas à du « bavardage ⁴³ » ou à une « escroquerie : bluffer, faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué ⁴⁴ » ? J'ai l'idée que cela pourrait tenir au fait que l'on sache que l'on s'est réveillé, ne serait-ce qu'un court instant, tout comme cette marque que laissent certains rêves et qui fait que, en un éclair, on se dise : *tiens, j'ai rêvé*.

Mots-clés : interprétation, dire, inconscient, pratique.

*  Intervention au séminaire École 2019-2020 « Actualité de la névrose », soirée du 28 mai 2020, « Notre pratique de l'interprétation ». Diffusion par Zoom.

1.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 334.
2.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 486.
3.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », art. cit., p. 332.
4.  *Ibid.*, p. 329.
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 378.
6.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 639-640.
7.  *Ibid.*, p. 591.
8.  *Ibid.*
9.  *Ibid.*, p. 629.
10.  *Ibid.*, p. 623.
11.  *Ibid.*, p. 636.
12.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », art. cit., p. 335.
13.  *Ibid.*
14.  *Ibid.*
15.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 419.
16.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », art. cit., p. 335.
17.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571.
18.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », art. cit., p. 335.
19.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 486.
20.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », art. cit., p. 336.
21.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 453.
22.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 13.
23.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 553.
24.  J. Lacan, « Déclaration à France culture » (1973), *Le Coq héron*, n° 46-47, 1974, p. 3-8.
25.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 513.
26.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines (Columbia) », *Scilicet*, n° 6-7, 1975, p. 42-45.
27.  J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 442.
28.  *Ibid.*

29.  J. Lacan, « Déclaration à France culture » (1973), art. cit., p. 3-8.
30.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 452.
31.  *Ibid.*
32.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 513-514.
33.  J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 426.
34.  J. Lacan, « La direction de la cure... », art. cit., p. 641.
35.  *Ibid.*, p. 641.
36.  J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 427.
37.  *Ibid.*, p. 428.
38.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », art. cit., p. 334.
39.  Après-midi organisé par l'EPFCL et les Collèges cliniques sur « Rêves et cauchemars », le 23 mai 2020. Diffusion par Zoom.
40.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.
41.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », art. cit., p. 333.
42.  *Ibid.*, p. 334.
43.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, *op. cit.*
44.  Intervention de Jacques Lacan à Bruxelles, publiée dans *Quarto* (supplément belge à *La Lettre mensuelle* de l'École de la cause freudienne), n° 2, 1981. Site internet : Pas-tout Lacan 1970-1979 – École lacanienne de psychanalyse, 26 février 1977 : Propos sur l'hystérie.

Notre pratique de l'interprétation

Pascale Leray

L'interprétation renouvelée *

Je vous propose d'interroger les conséquences qu'entraîne pour notre pratique de l'interprétation, la thèse nouvelle que Lacan amène en 1973 dans *Encore*, avec laquelle il redéfinit l'inconscient comme savoir en tant qu'il se jouit. L'inconscient, en devenant un savoir se jouissant dans la parole, à l'insu même de celui qui parle, se fonde sur le fait que les deux dimensions du signifiant et de la jouissance, conçues auparavant comme hétérogènes, entrent ici en équivalence. Le signifiant devient cause, vecteur de jouissance.

Le symptôme et lalangue

L'incidence sur la façon de concevoir l'interprétation ayant pour visée de toucher à la jouissance du symptôme, est directe, dans la mesure où le symptôme est ce qui manifeste l'inconscient d'un sujet d'une façon singulière et constante. À partir de là et dans les séminaires qui suivront où Lacan développe sa théorie des nœuds, le symptôme sera repensé dans RSI comme fonction de jouissance, soit comme « la façon dont chacun jouit de son inconscient en tant que l'inconscient le détermine ¹. » Et c'est là qu'il situe le symptôme comme « ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, identique à elle-même ² ». Nous pouvons entendre, dans cet « identique à elle-même », de la lettre du symptôme, ce qui la rend non substituable par un signifiant. Comment dès lors l'interprétation pourra-t-elle atteindre à ce qui dans le symptôme vient du réel de ce savoir joui ? Autrement dit, comment pourra-t-elle avoir accès à ce qui dans le symptôme n'est pas métaphorique ? Comment sera-t-elle à même de toucher à ce mystère de l'inconscient, en tant qu'il est mystère du corps parlant ?

Si l'inconscient, « ce n'est pas que l'être pense, c'est que l'être en parlant jouisse ³ », le symptôme, en tant qu'il est noué à l'inconscient d'un sujet, est déterminé par ce savoir parlé qui se jouit, en tant qu'il est fait de lalangue. C'est ce jouir opaque du symptôme qui fait que tout du symptôme

ne se résout pas par le déchiffrement du sens, auquel il résiste à partir de ce qu'il est comme fixation d'origine, faite de cette motérialité jouie de lalangue. La distinction introduite dans *Encore* entre le langage et lalangue inconsciente propre au sujet porte aussi à conséquence pour l'interprétation, car le savoir constitué par lalangue n'est pas homologué à la structure du langage articulé. Lorsque Lacan nous dit que les signifiants n'y font pas chaîne, et que cette multiplicité d'éléments différentiels qui le constituent sont des *uns incarnés dans lalangue*, alors cela renouvelle la question de ce sur quoi l'interprétation doit porter, en tant qu'elle doit être ajustée à la dimension de ce savoir hors sens, au cœur de ce qui fait la fixation du symptôme de corps, savoir énigmatique dont est fait le réel du symptôme, en tant qu'il est l'exclu du sens.

Pour autant, ce qui fait la lettre du symptôme dans son hors-sens n'est pas une dimension isolable comme telle, dès lors qu'on la situe dans ce qui fait la structure du nouage borroméen, propre à la névrose. Dans l'analyse, c'est le dire qui va faire résonner cette dimension de jouissance hors sens de la lettre en tant qu'elle se noue dans la parole à ce qui vient du sens, en en dégageant la joui-sens, grâce à cette fonction propre au dire d'être ce qui fait nœud de la structure, comme Lacan l'avance dans *R.S.I.*, dire qui ex-siste aux trois dimensions de la parole qu'il noue ensemble.

Le dire de l'interprétation et l'équivoque

Cibler ce réel du symptôme, en extraire quelques éléments, afin de réduire son opacité jusqu'au point où elle s'avérera irréductible à la fin de l'analyse, nécessite dans l'expérience *le dire de l'interprétation* qui, usant de la présence de l'équivoque dans la parole, fait signe de l'ex-sistence de ce qui se jouit dans le signifiant, au-delà du sens de ce qui est dit. Son dire apophantique est ce qui a chance de toucher dans la parole analysante au signifiant équivoque, celui qui agira en entrant en résonnance avec la jouissance du symptôme, en faisant passer son jouir, inaudible jusqu'alors, à la joui-sens, telle que Lacan l'a écrite en deux mots. Ainsi, le dire de l'interprétation arrive à émouvoir l'inconscient de l'autre et à toucher à l'opacité jouissive du symptôme, lorsque de façon imprévisible elle fait entrer l'équivocité d'un signifiant dans une résonnance avec un élément joui du symptôme, c'est-à-dire avec un Un de jouissance incarnée dans lalangue. Cet effet de joui-sens, qui en passe par le fait d'ouvrir un sens, est ce que l'interprétation rend possible lorsqu'elle vise, comme le dit Lacan, un effet de sens réel. Son dire, c'est ce qui porte à l'ex-sistence un élément de ce réel joui, disjoint du sens, en le nouant avec la jouissance du sens, entre imaginaire et symbolique.

Cela nécessite que l'interprétation tienne compte de ceci que, « dans ce qui est dit, il y a le sonore, et que ce sonore doit consonner avec l'inconscient ⁴ », nous indique Lacan en 1975.

Cela exige pour l'analyste une position qui le rende apte à se laisser saisir par la dimension sonore présente dans tel signifiant de la parole de son analysant, et de la faire équivoquer, de façon à faire sonner autre chose que le sens de ce qui est dit. L'interprétation est alors du côté de ce qui coupe court au sens, à partir de l'équivoque qui entrera en résonance avec l'inconscient dans la parole analysante. Le 20 décembre 1977, Lacan précise à nouveau en quoi consiste cette coupure du sens qu'obtient l'interprétation de l'analyste à partir de l'équivoque : « Ce qu'il dit [l'analyste] est coupure, c'est-à-dire participe de l'écriture, à ceci près que pour lui il équivoque sur l'orthographe [...] de façon à ce qu'il sonne autre chose que ce qui est dit ⁵. »

Cela suppose que l'analyste dans son écoute soit décentré du sens qui circule dans la parole et qu'il soit orienté autrement que par le déchiffrement du sens des symptômes. Cela n'empêche en rien l'opération du déchiffrement de ce qui dans le symptôme se présente comme déchiffirable, là où celui-ci trouve à s'écrire dans les lois du langage, dans la dimension signifiante de la métaphore, avec le ressort de la substitution signifiante, qui d'être déchiffrée révèle le signifiant refoulé du symptôme. C'est alors la dimension de vérité du symptôme qui est touchée par le déchiffrement des signifiants singuliers au sujet.

Le symptôme de corps et son énigme

Freud, dans ses *Études sur l'hystérie*, nous le démontre parfaitement avec la conversion hystérique. Mais, pour autant, « le symptôme, ça résiste, ce n'est pas quelque chose qui s'en va tout seul ⁶ », nous dit Lacan en décembre 1975, interrogeant par là ce qui est attendu du psychanalyste pour ne pas glisser sur ce qui du symptôme résiste. Rappelons ici comment Freud témoigne dans son texte de 1937 du côté partiel des résultats de l'analyse, lié à ce point d'inertie rencontré dans les cures : il nous parle alors « de manifestations résiduelles, de fixations libidinales antérieures maintenues dans la configuration ⁷. » Il a aussi défini le symptôme de corps en tant que satisfaction substitutive venant *s'imixer* à sa dimension de vérité refoulée. Essayons d'éclairer par un petit retour à la clinique de Freud la portée nouvelle de ce que nous amène Lacan pour situer le ressort de l'interprétation face à la dimension irréductible du symptôme.

Reprenons l'exemple de ce cas d'hystérie de conversion présenté par Freud, celui de Frau Cécilie, cette patiente qui souffrait d'une névralgie faciale résistant à tout traitement, jusqu'au moment où a lieu en analyse la levée du refoulement : elle se remémore une remarque que son mari lui a faite il y a bien longtemps et qui l'avait péniblement frappée. « C'est comme un coup reçu en plein visage », dira-t-elle à Freud⁸. Ce qui aura l'effet immédiat d'arrêter la douleur. Puis suivra l'apparition d'une série d'autres symptômes de corps douloureux, relevant toujours de la métaphore et dont l'équivocité des signifiants déchiffrés se rapporte toujours à une offense ou à quelque outrage de l'autre ayant eu des effets percutants sur le corps. Si ce fragment d'analyse restitue le symptôme hystérique comme métaphore d'une vérité refoulée, nous pouvons soutenir qu'il est aussi jouissance de cette parole blessante, qui pourrait se lire comme jouissance de cette marque sur le corps qu'aura été pour cette femme le signifiant proféré par son mari. À partir de cette jonction entre le signifiant et son effet de jouissance sur le corps, on serait là au niveau du symptôme comme évènement de corps, comme coalescence, ce qui est autre chose que sa métaphorisation. Je vais y revenir.

L'évènement de corps

La question épineuse qui se pose dans la pratique analytique est de savoir comment opérer pour que la part de jouissance opaque du symptôme non substituable par la métaphore et irréductible comme telle, puisse être touchée dans l'analyse de façon telle qu'elle puisse être reconnue comme la limite d'un réel non élucidable et dont il n'y ait plus à chercher le sens à l'infini. C'est bien ce qui reste toujours d'actualité dans la clinique du symptôme du sujet névrosé. Et c'est là où la conception du symptôme comme évènement de corps, telle que Lacan l'a forgée dès la « Conférence de Genève », nous ouvre une nouvelle voie pouvant parvenir à réduire le symptôme jusqu'à sa limite dernière, celle à partir de quoi peut être prise la mesure de ce qui n'est pas élucidable. Rappelons dans ce texte ce qui préside à la formation du symptôme chez l'enfant : une rencontre accidentelle entre les signifiants venus de l'autre et le corps de *l'infans*, une rencontre qui est d'avant le sens des mots et qui affecte le corps d'une marque de jouissance hors sens. Le symptôme est alors ce qui résulte de la coalescence entre ces traces sonores qui ont été jouies dans la langue du sujet et les premiers jouir rencontrés, liés à la jouissance phallique, étrangère au corps, parasitaire pour le sujet.

Là encore, l'accent est mis par Lacan sur le dire, sur le mode de parler du parent qui s'est adressé à l'enfant. À partir de là, nous pourrions, par la

suite, situer un symptôme comme évènement de corps à chaque fois qu'il est provoqué par une rencontre accidentelle avec ce qui vient du dit d'un autre dont le dire atteint le sujet jusqu'à toucher à la jouissance de son corps. Il n'y a d'évènement de corps que venant du dire d'un autre, dire en tant qu'il profère, au-delà du sens des dits, un signifiant ayant le pouvoir de résonner dans l'inconscient le plus singulier du sujet, là où gîte sa lalangue, et qui a cet effet d'affecter son corps de jouissance. Il y va alors d'une rencontre de ce dire avec certaines marques préalables laissées dans l'inconscient du sujet, celles de ces signifiants qui ont été jouis dès l'instant où ils ont atteint l'inconscient du sujet. Ce sur quoi doit porter l'interprétation dans l'évènement de corps, c'est sur le dire de ce qui, dans la parole analysante, se jouit dans les signifiants qui s'extrait de son inconscient.

Comment le symptôme, ça se complète

C'est là où l'interprétation peut toucher à l'Un du symptôme, au *Y a d'un* propre à cette jouissance. À charge pour l'analyste d'entendre ce qui se réitère du Un de jouissance dans la parole de son analysant et de lui permettre d'en dégager *in fine* le dire de *l'un qui se sait tout seul* comme répondant au trou du non-rapport sexuel. Si l'interprétation peut extraire ces uns dans le flux de la chaîne signifiante, c'est, comme le soutient Lacan en 1975, à partir de leur sonorité, de leur motérialité, auxquelles l'analyste doit prêter l'oreille. Lacan nous rappelle à ce sujet comment Freud a ouvert la piste qui consiste à travailler à partir de la matière verbale. « S'il fait une interprétation, c'est de la répétition, la fréquence, le poids de certains mots ⁹. »

Lacan, en juin 1974, nous dit ceci à propos de ce que l'analyste a à entendre de son analysant pour interpréter d'une façon opérante sur le réel hors sens : « À cause du fait que nous avons une attention flottante, du fait d'une espèce d'équivoque, nous nous apercevons, parce que nous le subissons, que ce qu'il a dit pouvait être entendu tout de travers. Et c'est justement en l'entendant tout de travers que nous lui permettons de s'apercevoir d'où émerge sa sémiotique à lui. Elle n'émerge de rien d'autre que de l'existence de lalangue ¹⁰. »

Entendre ainsi, se laisser atteindre par ce qui fait la dissonance de lalangue, suppose d'avoir été formé comme analyste, à partir de l'expérience de sa propre analyse. « Formé, nous dit Lacan, dans le sens d'avoir vu comment le symptôme, ça se complète ¹¹. » C'est-à-dire en faisant résonner, sans l'avoir prévu, ce qui de lalangue d'un sujet vient à achopper dans la parole. Entendre ainsi pour interpréter met donc en jeu ce qui s'obtient dans la fin de l'analyse avec cet éveil en quoi consiste la dévalorisation de

la jouissance du symptôme. Cela suppose d'avoir atteint un certain rapport à ce qui fait la jouissance propre au symptôme. De la reconnaître comme étant la sienne, de l'avoir un peu débrouillée, à partir de quelques-unes de ces bribes venues de la langue, est ce qui permet alors de changer son propre rapport avec ce qui fait l'irréductibilité du symptôme.

Mots-clés : lalangue, symptôme, joi-sens, évènement de corps, dire, équivoque interprétative.

*  Intervention au séminaire École 2020-2019 « Actualité de la névrose », soirée du 28 mai 2020, « Notre pratique de l'interprétation ». Diffusion par Zoom.

1.  J. Lacan, *Séminaire XXII, R.S.I.*, éditions de l'ALI, leçon du 18 février 1975.

2.  *Ibid.*, leçon du 21 janvier 1975.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 95.

4.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, 1975, p. 50.

5.  J. Lacan, *Séminaire Le Moment de conclure*, inédit, leçon III, 20 décembre 1977. Voir les éditions de l'ALI.

6.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », art. cit., p. 46.

7.  S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Puf, 1987, p. 243.

8.  S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, Puf, 1985, p. 142.

9.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », art. cit., p. 13.

10.  J. Lacan, *Séminaire Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 11 juin 1974. Voir les éditions de l'ALI.

11.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », art. cit., p. 35.

Notre pratique de l'interprétation

Karim Barkati

Psychanalyse, musique et informatique : un essai différentiel sur l'interprétation

La première partie restitue le texte tel qu'il a été prononcé lors de la soirée « Notre pratique de l'interprétation », le 28 mai 2020, dans le cadre du séminaire École de l'EPFL « Actualité de la névrose ». La deuxième partie, en annexe, présente les travaux préparatoires, d'abord sur l'interprétation en musique, puis sur l'interprétation en informatique.

Interprétation musicale, méthodes formelles et interprétation psychanalytique

Dans notre champ, Lacan n'a pas retenu l'interprétation parmi les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse ; l'interprétation n'y reste pas moins une notion-clé et même un devoir, comme le souligne le titre de notre vingt et unième revue du Champ lacanien, *Le Devoir d'interpréter*¹.

Il y a d'autres champs où l'interprétation est une pratique essentielle et, parmi ces champs, il se trouve que deux disciplines que j'ai fréquentées lui réservent une place de choix :

- la musique, avec la question cruciale de l'interprétation musicale² ;
- et l'informatique théorique, avec la branche des méthodes formelles, qui s'affrontent à l'interprétation rigoureuse des programmes et des langages³.

Pour ma première intervention au séminaire École, je nous propose donc un petit amusement en forme d'étude différentielle, pour essayer d'isoler les spécificités de la pratique de l'interprétation qui est la nôtre.

Traits communs : textualité, opération, création

Les trois disciplines que sont la musique, l'informatique théorique et la psychanalyse partagent au niveau de l'interprétation plusieurs traits communs.

Le premier trait commun, assez évident, réside dans le caractère *textuel* du matériel à interpréter :

- la partition est un texte, écrit par un compositeur et interprété par un musicien ;

- le programme informatique est aussi un texte, radicalement symbolique même, écrit par un programmeur et exécuté par une machine ou bien interprété par un spécialiste des méthodes formelles ;

- quant aux dits de l'analysant, ils apparaissent certes d'abord sous forme de parole, mais cette parole acquiert aussitôt un statut textuel, du fait que dans l'analyse les dits sont susceptibles de déchiffrement et d'interprétation.

Le deuxième trait commun se trouve, me semble-t-il, dans l'idée plus complexe d'*opération*⁴, au sens général d'une action qui a des effets.

Concernant l'interprétation formelle, sa nature d'opération est assez évidente : c'est une opération de traduction, à visée de vérification. En effet, utilisée spécialement dans les domaines critiques – comme les transports, l'énergie ou la finance –, l'interprétation formelle d'un programme ou d'un langage consiste à en définir une signification mathématiquement rigoureuse, dont on attend qu'elle rassure ou bien qu'elle révèle d'avance l'existence de failles plus ou moins dangereuses.

Mais comment se représenter comme opérations les interprétations psychanalytique et musicale ? Je vais m'arrêter un peu sur cette question.

Lacan a consacré l'année 1958-1959 de son séminaire à l'interprétation, en décortiquant notamment des interprétations réussies ou ratées⁵ de différents psychanalystes, dont Ella Sharpe, Ernst Kris, Edward Glover et Melanie Klein. Dans ce séminaire, avec des termes que je trouve précieux pour notre pratique, il a spécialement plaidé pour une interprétation à la fois « plus précise⁶ », « opportune⁷ » et « juste⁸ ». J'ajoute que, presque vingt ans plus tard, en 1977, Lacan aura cette formule qui a aussi retenu mon attention, à la fois parce qu'elle éclaire l'option interprétative lacanienne apophantique plutôt que modale et parce qu'elle reprend ce terme de « juste » :

« L'interprétation n'a pas plus à être vraie que fausse. Elle a à être juste⁹ [...]. »

Cette formule, qui met l'accent sur la justesse comme exigence pour l'interprétation dans l'opération analytique, ne peut pas ne pas nous faire penser à la musique. Je crois que l'analogie avec la justesse musicale est intéressante pour nous, non pas seulement au niveau de l'*authenticité* d'une

interprétation musicale, c'est-à-dire du respect de la lettre du texte du compositeur et de son esprit, mais encore plus au niveau de la *justesse* d'une improvisation. Cette justesse idéale, celle qui est recherchée au cours d'une improvisation comme en psychanalyse, est ce que j'appellerais une forme mouvante de pertinence et d'impertinence.

Autrement dit, si l'interprétation tombe juste, elle aura des effets et pourra donc être qualifiée d'opération. Dans le cas contraire, elle sera une action sans effet, comme un coup d'épée dans l'eau.

Enfin, je propose qu'une dimension de *création* soit un troisième trait commun important à prendre en compte :

- un musicien recrée une œuvre ;
- une interprétation formelle crée une signification rigoureuse ;
- et une interprétation psychanalytique, que crée-t-elle ?

Si on considère que l'interprétation analytique va dans le sens d'une réduction, disons d'une réduction de ce qui gêne, c'est difficile de soutenir qu'il y ait création. Pourtant, à suivre d'une part l'article tardif de Freud sur les constructions dans l'analyse ¹⁰ et d'autre part l'invention par Lacan du concept de *sinthome* ¹¹, j'ai tendance à penser que l'interprétation psychanalytique crée bien quelque chose, en particulier des conditions plus favorables à une créativité ¹² subjective.

Différences partielles : signification, ego, discours

Évidemment, ces trois disciplines ne font pas que converger.

Du côté de la musique, l'interprétation musicale se distingue des deux autres par au moins deux points. *Primo*, l'absence de signification y est patente et facilite des modalités de jouissance hors sens. *Secundo*, on ne peut qu'observer que la promotion de l'ego de l'interprète musicien est consubstantielle à notre culture occidentale contemporaine, que ce soit par des prétentions d'affirmation ou d'effacement. À l'opposé, d'une part, la psychanalyse et l'analyse formelle se servent toutes les deux de la signification et, d'autre part, elles dévalorisent la question de l'ego de l'agent.

Du côté de l'informatique, l'interprétation formelle se distingue des deux autres essentiellement par l'absence de dispositif discursif. En effet, alors que la présence de modalités discursives caractérise la psychanalyse et la musique, les méthodes formelles n'ont pas à proprement parler d'adresse, ni d'écoute, de sujet ou de transfert. Il s'y déploie plutôt, dans une sorte de pureté, le « réel du symbolique » que Lacan évoque au début du séminaire des *Non-dupes errent* à propos de la mathématique.

Singularité psychanalytique : jouissance, limites et coupure

Quant à l'interprétation psychanalytique, éventuellement lacanienne, elle se distingue de l'interprétation musicale et des méthodes formelles par plusieurs aspects.

Elle s'en distingue d'abord par son rapport frontal voire effronté au champ de la jouissance. Ce rapport s'impose dès le niveau de l'écoute, dans le repérage préalable des signifiants jouis de *lalangue*¹³, préalable à l'exercice de l'interprétation. Mais ce rapport à la jouissance se retrouve déjà dans la visée même de l'interprétation. À tel point que Lacan nous avertit de ce fait vertigineux que les effets de l'interprétation, dont le sens est la jouissance, sont incalculables.

L'interprétation psychanalytique se distingue aussi des deux autres pratiques par les limites de l'interprétable, que Freud pose dans ses additifs à *L'Interprétation des rêves*. Il en évoque quatre :

- la nécessité du dispositif analytique pour l'interprétation ;
- la pression des résistances du rêveur ;
- l'impossibilité de décider si une interprétation est exhaustive ou non ;
- et le problème de « trouver les moyens de représenter les pensées abstraites ».

Ces quatre limites me semblent propres à la psychanalyse.

L'interprétation psychanalytique – et c'est sans doute le point le plus utile pour notre pratique – se distingue encore par ce qu'il faut reconnaître comme l'une de nos méthodes les plus efficaces, vous l'avez peut-être devinée : la coupure interprétative¹⁴.

Travaux préparatoires sur l'interprétation en musique et en informatique

L'interprétation en musique

En matière d'interprétation musicale, peut-être plus qu'ailleurs, chacun a ses goûts. Vous avez probablement les vôtres.

La question devient spécialement intéressante quand on commence à en débattre et que des arguments sont produits pour mettre en avant telle ou telle interprétation musicale, tel ou tel interprète. Car, d'une part, les enjeux identificatoires, assez prégnants en musique, nous rendent souvent chatouilleux dans ces débats et, d'autre part, c'est de structure que la vérité en musique se dérobe facilement.

Si les journaux musicaux spécialisés, les radio-crochets et nos télé-crochets contemporains font leurs choux gras de la comparaison entre différentes interprétations, relativement peu d'ouvrages ont été consacrés à l'étude de l'interprétation musicale en tant que telle. Parmi les quelques ouvrages conséquents¹⁵, un livre du compositeur, chef d'orchestre et musicologue René Leibowitz se détache, avec un titre qui ne laissera peut-être pas les oreilles des analystes indifférentes : *Le Compositeur et son double, Essais sur l'interprétation musicale*. Voici un extrait de ce livre :

« Parvenus à ce qu'il est convenu d'appeler la maîtrise de leur art, [les] musiciens continuent néanmoins à éprouver des difficultés et des incertitudes. Les raisons d'un tel état de choses sont faciles à comprendre : le compositeur, dont les œuvres constituent la raison d'être de l'interprète, exige de celui-ci *un effort de lecture*¹⁶ qui est une des tâches les plus ardues qui soient. On peut dire qu'aucun interprète *n'a jamais fini de déchiffrer un texte* et qu'il réussit rarement à se confondre avec ce texte, à devenir le double du compositeur. » (Leibowitz, 1971, 4^e de couverture.)

Je trouve frappant cet extrait sur le travail et la mission de l'interprète musical, qui conquiert son statut d'interprète en tant qu'il vise à se confondre avec un texte, à devenir du compositeur son double – Leibowitz dira aussi son *analogon*¹⁷.

Cette idée d'*analogon* ou de double, telle qu'elle est soutenue par Leibowitz pour l'interprète musicien, n'est pas sans nous évoquer des points bien connus du travail et de la pratique de l'interprète psychanalyste. Son rappel de l'exigence de « l'effort de lecture » consonoie bien sûr pour nous avec le travail freudien classique, si patent dans sa monumentale *Traumdeutung*¹⁸ pour atteindre au contenu latent du rêve, puis ailleurs dans son œuvre pour déchiffrer les autres formations de l'inconscient que sont les lapsus, les mots d'esprit, les actes manqués et le symptôme lui-même. Quant au fait que l'interprète musicien continue d'éprouver « des difficultés et des incertitudes » après sa formation, l'expérience nous montre qu'il n'en est pas autrement pour les psychanalystes, pour des raisons différentes cependant, dont les vicissitudes du transfert, les conséquences de l'absence de métalangage et la tension entre l'exigeante nécessité d'à-propos et la singularité irréductible de chaque *lalangue*, qu'il faut pourtant bien essayer d'entendre.

D'un autre côté, l'analogie séduisante du double a évidemment ses limites dans le cas de la psychanalyse, car la place de l'analyste par rapport à l'analysant n'est pas de l'ordre de *l'alter ego*, ni du double narcissique, ni du double spéculaire, ni de l'écho, ni du surmoi, ni même de l'idéal.

Alors finalement, dans quelle mesure l'idée que l'interprète musicien devrait idéalement se faire *un double* du compositeur peut-elle nous renvoyer à la place de l'interprète psychanalyste par rapport à l'analysant ? On peut déjà dire que la place de l'analyste n'est sans doute pas si éloignée d'un *analogon*, non pas de l'analysant en tant que sujet, mais d'une partie essentielle de l'analysant, soit son objet *a*, et que cette place de l'analyste n'est pas non plus sans rapport avec l'effort pour se confondre avec le texte de l'analysant, dans la pratique de la scansion comme dans la visée de faire résonner des signifiants électifs de l'analysant, pas n'importe lesquels.

L'interprétation en informatique

Concernant l'interprétation en informatique théorique, il y a au moins deux branches qui y ont un rapport privilégié : les thérapeutes virtuels et les méthodes formelles.

Les thérapeutes virtuels

Commençons par la branche dite du « traitement automatique du langage naturel » (TALN), un domaine à la croisée de la linguistique, de l'informatique et de l'intelligence artificielle. On ne peut pas ne pas citer le fameux programme historique *Eliza*, écrit dès le début des années 1960 par Joseph Weizenbaum au MIT ¹⁹.

Eliza est un programme qui rend possible la conversation avec un ordinateur *via* le langage naturel, à l'écrit. Bien que *Eliza* ait été conçu pour accueillir différents modèles conversationnels, il se trouve que le modèle qui a rencontré un certain succès est celui qui tente de simuler un entretien avec un psychothérapeute rogérien ²⁰. Les adeptes de Carl Rogers sont censés respecter des principes d'empathie et de non-jugement, et en effet ces principes correspondent assez naturellement au fonctionnement d'*Eliza*, qui procède essentiellement par des reformulations, à partir de l'identification de mots-clés dans le texte du locuteur. Voici un extrait du début de la conversation citée dans l'article de 1966 :

- « Les hommes sont tous pareils.
- *Dans quel sens ?*
- Ils nous embêtent tout le temps, pour tout et n'importe quoi.
- *Pensez-vous à un exemple en particulier ?*
- Par exemple, mon copain m'a fait venir ici.
- *Votre copain vous a fait venir ici ?*
- Il dit que je suis déprimée la plupart du temps.

- Je suis désolé d'apprendre que vous êtes déprimée.
- C'est vrai. Je me sens malheureuse.
- Est-ce que vous pensez que venir ici peut vous aider à ne pas vous sentir malheureuse ? »

Dans cet extrait, on constate que le programme reprend des mots-clés – comme *copain*, *déprimée*, *malheureuse* – et s'en tient à reformuler des questions ou des remarques à partir de ces mêmes mots-clés. Notons que l'étape d'identification des mots-clés est réalisée à partir d'une analyse purement syntaxique des phrases du locuteur, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'aspects sémantiques à ce stade.

À l'époque, certaines personnes ont eu du mal à admettre que leur conversation n'avait pas eu lieu avec un humain mais seulement avec un programme informatique ²¹. L'observation de ce phénomène de leurre a permis à Weizenbaum, dans son article, de n'aborder rien de moins que la notion de transfert, sans le nommer toutefois, ainsi que celles de mémoire et de crédibilité ²². Aujourd'hui, plus d'un demi-siècle plus tard et à l'heure du fleurissement des assistants vocaux comme *Siri* d'Apple ou *Alexa* d'Amazon, l'expérience qu'on peut faire avec *Eliza* se révèle vite décevante, puisqu'il suffit en général de quelques échanges pour qu'on commence à s'ennuyer ²³.

En revanche, avec une brève anecdote, je peux témoigner d'une certaine puissance de cet effet de leurre induit par certains de ces programmes de conversation. Je me souviens, lors de mes études d'informatique dans les années 2000, dans un lieu particulier nommé « le bocal », avoir été témoin de l'angoisse de certains de mes camarades, apparue inopinément lorsqu'ils se sont rendu compte d'un effet inattendu : l'agent conversationnel virtuel (*chatbot*) qu'ils avaient programmé pour s'amuser et mis en service sur des sites de rencontres en ligne, il s'est avéré que de vraies personnes en étaient tombées amoureuses.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les rapports entre le traitement automatique du langage naturel et l'interprétation, mais je veux évoquer aussi ici une partie importante des méthodes formelles : la sémantique formelle.

La sémantique formelle

De façon encore plus intéressante pour nous, l'informatique théorique recèle une autre discipline liée à l'interprétation et qui a fait rêver certains linguistes ²⁴, nous-même aussi bien dans le déchiffrement, en ce qu'elle s'approche assez près d'un fantasme très particulier – à savoir le fantasme de la signification...

Au-delà de ce fantasme, cette discipline, la sémantique formelle ²⁵, nous intéresse aussi par ses élaborations et ses expériences sur le fonctionnement du symbolique sous sa forme radicale des langages de programmation, rejoignant l'appel de Lacan dans le texte qu'il avait choisi pour l'ouverture de ses *Écrits*, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », quand il nous lègue sa question de l'époque : « Le programme qui se trace pour nous est dès lors de savoir comment un langage formel détermine le sujet ²⁶. »

Cette question de 1956 nous semble aujourd'hui caduque, d'autant que Lacan n'a pas poursuivi cette piste cybernétique par la suite. Pourquoi l'a-t-il abandonnée ? Et que pourrait-on attendre d'une réouverture de la piste formaliste ?

Concernant la première question – pourquoi l'abandon de cette piste ? –, on peut répondre qu'à l'époque, l'informatique théorique défrichait seulement les aspects *syntaxiques* des langages formels et que Lacan en avait probablement déjà tiré ce qu'il pouvait, avec les automates. Ce n'est que plus tard que les aspects sémantiques seront explorés en informatique théorique, à partir du milieu des années 1960. Et au moment où Lacan aurait pu s'intéresser à ces nouveaux développements, son invention en 1971 du concept de *lalangue* va invalider son idée de chaîne signifiante et rebattre les cartes de sa conception du rapport de l'inconscient au symbolique. Mais cela ne veut pas dire que ce rapport au symbolique a été aboli ; c'est plutôt un virage. Ce virage, d'une part, promeut l'idée d'un *ensemble* de signifiants à la place de l'idée d'une *chaîne* de signifiants, comme Colette Soler l'a souligné ²⁷, et, d'autre part, y introduit une jouissance associée, avec l'idée de signifiants *jouis*.

Concernant la seconde question – que peut-on attendre d'une réouverture d'une piste formaliste ? –, je vais me limiter dans la suite de l'exposé à poser des jalons pour une reformulation plus détaillée de cette question, en essayant d'établir certains enjeux et les termes d'une éventuelle connexion entre psychanalyse et sémantique formelle.

L'objection majeure à une exploration des méthodes formelles pour la théorie et la pratique psychanalytiques consiste à se dire que, si les signifiants de l'inconscient ne sont pas organisés en chaîne, alors à quoi bon s'intéresser aux formalismes sémantiques ? L'absence de rapport entre les signifiants *jouis* semble donc démentir l'existence d'un niveau de détermination du sujet par un langage formel et par suite démentir la possibilité d'un intérêt pour les psychanalystes à étudier les formalismes afférents.

La seconde objection consiste à pointer qu'il s'agit de langage naturel dans la psychanalyse, et non pas de langages formels, et qu'à ce titre la

linguistique paraît plus appropriée²⁸. Sans doute, et d'ailleurs Lacan n'a pas manqué de s'intéresser à la linguistique, de Saussure à Jakobson en passant par Chomsky, voire d'interagir avec elle, par exemple sur la métaphore et la métonymie. Pour ma part, je ne suis pas compétent en linguistique, mais j'ai eu l'occasion de rencontrer les méthodes formelles pendant un an²⁹. Je vais donc faire une présentation synthétique de la sémantique formelle et poser quelques points d'accroche possibles pour la psychanalyse.

En effet, au-delà de ces objections, je crois qu'il existe pour nous des raisons positives de s'intéresser aux méthodes formelles et en particulier à la sémantique formelle.

Parmi ces raisons, il y a le fait que le langage est inéliminable de la pratique de parole qu'est la psychanalyse. Le psychanalyste est appelé à l'interprétation des dits de l'analysant, des formations de son inconscient et au dégagement de ses signifiants maîtres, au moins pendant toute une période de la cure. De fait, avant de pouvoir pointer le réel en tant qu'il se trouve au-delà du sens et de la signification, il faut bien en passer par une étape préalable qui leur donne suffisamment de substance, jusqu'au point où le sens et la signification pourront, avec le sexe, se révéler comme des dimensions de l'impossible³⁰.

Il y a aussi le caractère symbolique et automatique du phénomène de l'automatisme de répétition, que nous côtoyons quotidiennement dans nos cures, auquel il faut ajouter le phénomène du discours intérieur, qui s'entretient en chacun de nous et qui reste aussi de l'ordre de l'automatisme. Symbolique et automatisme nous renvoient à la théorie des automates, qui est au principe des méthodes formelles.

Il y a encore une raison, à chercher du côté du réel cette fois. Car à suivre Lacan, la science du réel, c'est la logique³¹. Or la logicisation du langage et de son interprétation, c'est précisément la tâche de la sémantique formelle, que l'absence des compromis nécessaires à la linguistique rend plus claire que cette dernière.

* * *

J'en viens donc à ma présentation de la sémantique formelle.

La sémantique formelle étudie la signification des programmes informatiques, voire la signification des langages de programmation eux-mêmes³². C'est un outil important à la fois pour les programmeurs et pour les concepteurs de langages informatiques. Elle se ramifie en plusieurs spécialités aux noms évocateurs : les sémantiques standards, dont la sémantique opérationnelle et la sémantique dénotationnelle, et les sémantiques

dites non standards, dont la sémantique axiomatique et l'interprétation abstraite.

Comme en linguistique, il y a un signifiant – un programme ou un langage de programmation – et un signifié – un objet mathématique, qui dépend des propriétés qu'on veut observer ou vérifier. À la différence de la linguistique, la sémantique formelle établit entre le signifiant et le signifié un lien non pas plurivoque mais univoque, lien qu'on peut écrire $[[S]]\sigma = s$, c'est-à-dire « la sémantique du signifiant S , sachant le contexte σ , est le signifié s ».

Les sémantiques standards interprètent la signification attendue d'un programme ou d'un langage, c'est-à-dire *l'évaluation* dans le cas d'un programme et *la sémantique canonique* dans le cas d'un langage, et diffèrent seulement par leur formalisme.

– La sémantique *opérationnelle*³³ interprète des programmes via un système de transition d'états successifs de la machine. L'automate de Lacan dans « La Lettre volée » pourrait être un exemple du résultat de l'interprétation opérationnelle d'un programme qui génère des séquences de symboles + et –.

– La sémantique *dénotationnelle*³⁴ interprète un programme ou un langage de programmation via des fonctions mathématiques. L'intérêt de l'approche dénotationnelle par rapport à l'approche opérationnelle réside dans la préservation de la composabilité : la dénotation d'un programme est construite à partir de la dénotation de ses parties.

Les sémantiques dites *non standards* interprètent des usages autres que l'évaluation d'un programme ou que la sémantique canonique d'un langage. Elles sont utilisées dans tous les autres cas, comme le typage d'un programme, sa mise en forme, le profilage d'une évaluation, les détails d'implémentation d'un langage, etc.

– La sémantique *axiomatique*³⁵ interprète la validité de propriétés via un ensemble de prédicats logiques. Il s'agit moins d'une sémantique complète comme les deux précédentes que d'un outil de vérification d'assertions, qui permet de prouver automatiquement des propriétés choisies et donc d'éviter de devoir vérifier les programmes avec un ensemble de cas d'usages à chaque modification.

– L'interprétation *abstraite*³⁶ étudie les relations entre ces différentes sémantiques et recherche des stratégies d'approximations sémantiques qui soient *calculables*. En effet, dans la pratique, lorsque l'on veut vérifier un logiciel, il faut que cette vérification se fasse dans un temps fini et

acceptable, ce qui est souvent difficile, voire impossible, hors de quelques programmes rudimentaires. Car non seulement la vérification exhaustive peut prendre un temps très long, mais elle peut aussi bien ne jamais pouvoir finir ; d'où l'importance pratique des approximations. Or, pour que ces approximations restent utiles à la preuve logicielle, il y a besoin d'une théorie de l'approximation sémantique, et c'est précisément l'objet de l'interprétation abstraite.

Ces sémantiques ne sont pas sans rapport entre elles. Dans la théorie, elles partagent au moins l'univocité sémantique ainsi que les deux significations extrêmes et terminales que sont *l'identité syntaxique* et *le chaos*. Dans la pratique, les logiciels assistants de preuve actuels³⁷ intègrent plusieurs types de sémantiques et permettent de les faire interagir.

Que peut-on retirer de cette présentation synthétique de la sémantique formelle pour la psychanalyse ? À ce stade, je ne peux formuler que de nouvelles questions et des spéculations, que je sou mets ici à la communauté.

1. Que peut-on espérer en faisant jouer l'analogie entre la dichotomie formelle des sémantiques standards et non standards et la dichotomie freudienne des contenus manifestes et latents ? Les sémantiques standards dénotationnelle et opérationnelle correspondraient assez bien au contenu manifeste, dans le sens où tous s'occupent des référents de l'énoncé, c'est-à-dire de la signification canonique, attendue et normale. De l'autre côté, une analogie entre les sémantiques non standards axiomatique et abstraite et le contenu latent est d'emblée moins évidente à établir, car ces sémantiques sont extrêmement variées en fonction de leur visée alors que la quête du contenu latent ne varie pas, puisqu'elle porte sur l'interprétation du désir de l'énonciation.

2. D'où une autre question : est-ce qu'une étude des sémantiques non standards pourrait contribuer au savoir psychanalytique ? et si oui, comment ? Les sémantiques non standards se caractérisent par un souci pratique. La sémantique axiomatique vérifie des propriétés choisies, et son auteur emploie un principe de sélection dans ses choix des propriétés à vérifier. L'interprétation abstraite, quant à elle, vise à garantir que la vérification automatique terminera bien et dans un temps acceptable, en opérant des approximations plus ou moins drastiques. On peut déjà remarquer que ces deux stratégies *sélective* et *temporelle* rejoignent la question de la justesse de l'interprétation psychanalytique, dans ses dimensions de *pertinence* et d'*à-propos*.

3. Enfin, d'une façon plus large, comment la sémantique formelle, dans son rapport cristallin au réel du symbolique, serait-elle susceptible d'éclairer la différence lacanienne pas si facile à appréhender entre sens et signification ³⁸ ?

En conclusion, je peux seulement dire qu'il y a peut-être pour l'affûtage de notre pratique interprétative un gisement encore peu aperçu dans ce type de recherches sémantiques formelles – à la fois grâce à leur degré d'élaboration et leur diversité d'approches – si nous admettons l'idée que la psychanalyse ne se fait pas sans le langage ni sans la logique, dans l'interprétation des formations de l'inconscient, du désir, des identifications, comme dans les pérégrinations de la question « qui suis-je ? ».

Références bibliographiques

- ABELSON, Harold ; SUSSMAN, Gerald Jay ; SUSSMAN, Julie. 1996. *Structure and Interpretation of Computer Programs*, MIT Press, Justin Kelly.
- BARRAS, Bruno ; BOUTIN, Samuel ; CORNES, Cristina ; COURANT, Judicaël ; FILLIATRE, Jean-Christophe ; GIMENEZ, Eduardo ; HERBELIN, Hugo, *et al.* 1997. « The Coq Proof Assistant Reference Manual ». <https://coq.inria.fr>.
- BOUSSEYROUX, Michel. 2019. « *Tu es cela* », *Sinthome, poème et identité*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, coll. « ... In Progress ».
- BRELET, Gisèle. 1951a. *L'Interprétation créatrice (1), L'Exécution et l'œuvre*, vol. 1, Paris, Presses universitaires de France, Bibliothèque internationale de Musicologie.
- BRELET, Gisèle. 1951b. *L'Interprétation créatrice (2), L'Exécution et l'expression*, vol. 2, Paris, Presses universitaires de France, Bibliothèque internationale de Musicologie.
- CANGUILHEM, Georges. 2013. *Le Normal et le Pathologique*, 12^e édition, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige ».
- COUSOT, Patrick. 2000. « Interprétation abstraite », *Technique et science informatique*, 19 (1-2), p. 3.
- EPFCL-France. 2018. *Revue du Champ lacanien*, vol. 21, *Le devoir d'interpréter*, Paris.
- FREUD, Sigmund. 1985. « Constructions dans l'analyse », dans *Résultats, idées, problèmes*, II, 1921-1938, Paris, Puf, coll. « Bibliothèque de psychanalyse ».
- FREUD, Sigmund. 2014. *L'Interprétation du rêve*, Paris, Le Seuil.
- GEUVERS, Herman. 2009. « Proof Assistants: History, Ideas and Future », *Sadhana, Academy Proceedings in Engineering Sciences*, 34 (1), p. 3-25.

- GRANGER, Gilles-Gaston. 1994. *Formes, opérations, objets*, Paris, Vrin, coll. « Librairie philosophique ».
- HOARE, Charles Antony Richard. 1969. « An Axiomatic Basis for Computer Programming », *Communications of the ACM*, 12 (10), p. 576-580.
- LACAN, Jacques. 1966. « Le séminaire sur "La Lettre volée" », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, Jacques. 1977. « Préface à l'ouvrage de Robert Geogin », *Cahiers Cistre*, Cistressai, n° 3, p. 9-17.
- LACAN, Jacques. 1985. « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 5, p. 5-23.
- LACAN, Jacques. 2001a. « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, p. 449-495.
- LACAN, Jacques. 2001b. « Peut-être à Vincennes.... », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, p. 313-315.
- LACAN, Jacques. 2005. *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, 1975-1976*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, Jacques. 2013. *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation, 1958-1959*, Paris, La Martinière.
- LEIBOWITZ, René. 1971. *Le Compositeur et son double, Essais sur l'interprétation musicale*, vol. 72, Paris, Gallimard.
- PLOTKIN, Gordon D. 2004. « The Origins of Structural Operational Semantics », *The Journal of Logic and Algebraic Programming*, n° 60, p. 3-15.
- RASTIER, François. 1993. « La sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistémologie », *Histoire, épistémologie, langage*, 15 (1), p. 153-187.
- SCHMIDT, David A. 1996. « Programming Language Semantics », *ACM Computing Surveys (CSUR)*, 28 (1), p. 265-267.
- SOLER, Colette. 2012. « L'énigme du savoir », dans *Le Langage, l'inconscient, le réel*, Paris, Champ lacanien, Centre de Cerisy-la-Salle, EPFL et Espace analytique.
- STOY, Joseph E. 1977. *Denotational Semantics: The Scott-Strachey Approach to Programming Language Theory*, MIT Press.
- TOBOUL, Bernard. 2012. « Le principe de jouissance », dans *Le langage, l'inconscient, le réel*, Paris, Champ lacanien, Centre de Cerisy-la-Salle, EPFL et Espace analytique.
- TRUDEL, M. n. d. 2020. « Eliza, thérapeute virtuelle », Accessed March 20. <http://eliza.levillage.org/index.html>.
- WEIZENBAUM, Joseph. 1966. « ELIZA - a Computer Program for the Study of Natural Language Communication between Man and Machine », *Communications of the ACM*, 9 (1), p. 36-45.

Mots-clés : interprétation, interprétation musicale, sémantique formelle, thérapeutes virtuels, justesse, opération, jouissance.

1. ↑ Champ lacanien, *Revue de psychanalyse*, n° 21, *Le devoir d'interpréter*, EPPCL-France, juin 2018.
2. ↑ R. Leibowitz, *Le Compositeur et son double, essais sur l'interprétation musicale*.
3. ↑ Le fameux « Abelson et Sussman » constitue une bonne introduction au domaine (Abelson, Sussman et Sussman, *Structure and Interpretation of Computer Programs*).
4. ↑ J'avance que l'idée d'opération est plus complexe que celle de textualité, d'une part parce que la textualité s'impose à nous dans sa « matérialité » (Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme ») et d'autre part parce que le terme d'opération possède plusieurs sens qui peuvent s'appliquer à l'interprétation et que chacun de ces sens présente des difficultés à saisir, que ce soit l'opération formelle telle que développée par Granger, qui la rapproche de la flèche dans la théorie des Catégories tout en insistant sur l'imperfection de la codétermination des opérations et des objets (Granger, *Formes, opérations, objets*, p. 388), ou que ce soit l'analogie lacanienne de l'opération chirurgicale de la circoncision psychique (« Ce qui se propose ici comme visée à l'horizon pour l'interprétation analytique n'est rien d'autre qu'une espèce d'opération de circoncision psychique », J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, p. 228) ou de l'épissure et du raboutage (cf. figure 26 « La double épissure de l'interprétation analytique », reprenant la séance du 20 janvier 1976 du séminaire *Le Sinthome*, M. Bousseyroux, « *Tu es cela* », p. 95).
5. ↑ « Coincer l'adversaire à la sortie et le prendre à la gorge, c'est justement là la réaction inadéquate. Pas un instant ça ne vous rend plus capable le *corner* au jeu, c'est-à-dire là où se passent les relations avec l'Autre, l'Autre comme lieu de la parole, comme lieu de la loi, comme lieu des conventions du jeu. C'est justement cela qui se trouve, par cette légère déclinaison de l'acte d'intervention analytique, raté. » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, p. 252.)
6. ↑ « C'est pourquoi je pose en somme la question de savoir si, par une méthode plus prudente, pouvant être considérée comme plus stricte, nous ne pouvons pas arriver à une plus grande précision dans l'interprétation. » (J. Lacan, *ibid.*, p. 254.)
7. ↑ « On ne peut pas dire que le sujet [en analyse avec Ella Sharpe] soit dans une position de pure et simple négation, qu'il rejette purement et simplement la proposition de l'analyste, qui paraît être au contraire le type même de l'interprétation opportune [...]. » (J. Lacan, *ibid.*, p. 194.)
8. ↑ « Il s'agit pour moi de vous apprendre à épeler, si l'on peut dire, dans quel sens vont un certain nombre d'inflexions que l'analyste fait subir à la compréhension du matériel qu'elle nous présente et qui, loin d'en augmenter l'évidence, empêchent d'en donner la juste interprétation. » (J. Lacan, *ibid.*, p. 225.)
9. ↑ « Traiter le symptôme comme un palimpseste, c'est dans la psychanalyse une condition d'efficacité. Mais ceci ne dit pas que le signifiant qui manque pour donner le trait de vérité ait été effacé, puisque nous parlons quand nous savons ce que dit Freud, de ce qu'il a été refoulé et que c'est là le point d'appel du flux inépuisable de significations qui se précipite dans le trou qu'il produit. Interpréter consiste certes, ce trou, à le clore. Mais l'interprétation n'a pas plus à être vraie que fausse. Elle a à être juste, ce qui en dernier ressort va à tarir cet appel de sens, contre l'apparence où il semble fouetté au contraire. » (J. Lacan, « Préface à l'ouvrage de Robert Georgin », p. 16. Voir le site de P. Valas.)

10. ↑ « La raison pour laquelle on entend si peu parler de “constructions” dans les exposés de la technique analytique, c’est qu’au lieu de cela on parle d’“interprétations” et de leur effet. Mais, à mon avis, le terme de construction est de beaucoup le plus approprié. » (S. Freud, « Constructions dans l’analyse », p. 273.)
11. ↑ L’analysant crée au niveau du sinthome avec différentes opérations comme le raboutage et l’épissure : « Nous apprenons à l’analysant à épisser, à faire épissure entre son sinthome et le Réel parasite de la jouissance. » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, 1975-1976*, p. 73.)
12. ↑ Je propose ici la formule de créativité subjective, comme pouvoir de création du sujet, inspirée par l’idée de Georges Canguilhem sur la normativité du vivant, comme pouvoir normatif biologique. Le parallèle serait à creuser, notamment avec les créations psychiques désirantes ou défensives et son idée des normes propulsives ou répulsives. « Parmi les allures inédites de la vie, il y en a de deux sortes. Il y a celles qui se stabilisent dans de nouvelles constantes, mais dont la stabilité ne fera pas obstacle à leurs nouveaux dépassements éventuels. Ce sont des constantes normales à valeur propulsive. Il y a celles qui se stabiliseront sous forme de constantes que tout l’effort anxieux du vivant tendra à préserver de toute éventuelle perturbation. Ce sont bien encore des constantes normales, mais à valeur répulsive, exprimant la mort en elles de la normativité. En cela elles sont pathologiques, quoique normales tant que le vivant en vit. » (G. Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, p. 180.)
13. ↑ « Comme le disait Jakobson de la fonction poétique, tout dans *lalangue* est jeu et glissement de sens et de sons. L’homophonie en est la pointe la plus fine. » (B. Toboul, « Le principe de jouissance », p. 30.)
14. ↑ « La coupure est sans doute le mode le plus efficace de l’interprétation analytique. Cette coupure, on veut la faire mécanique, la soumettre à un temps préfabriqué. Eh bien, non seulement nous la mettons effectivement tout à fait ailleurs, mais nous ajoutons que c’est l’une des méthodes les plus efficaces de notre intervention. Sachons y insister et nous y appliquer. Cela dit, n’oublions pas la présence, dans cette coupure, de ce que nous avons appris à reconnaître sous la forme de l’objet phallique, latent à tout rapport de demande comme signifiant du désir. » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, p. 572.)
15. ↑ On peut aussi citer les essais musicologiques de Gisèle Brelet, plus anciens : *L’Interprétation créatrice (1), L’Exécution et l’œuvre*, et *L’Interprétation créatrice (2), L’Exécution et l’expression*.
16. ↑ Souligné par l’auteur.
17. ↑ « Il nous est donc possible de dire que, de même que l’exécution est un *analogon* de l’œuvre, l’interprète est l’*analogon* du compositeur. Sa fonction consiste tout d’abord [...] en cette prise de conscience authentique du sens de l’œuvre (et, bien entendu – ceci en découle –, dans un acte de complète probité artistique à l’égard de ce sens), afin que, ayant pénétré ce sens, il se substitue en quelque sorte – pour la durée de l’exécution – au compositeur lui-même. C’est à ce moment qu’il devient précisément son *analogon*, ou son double. » (R. Leibowitz, *Le Compositeur et son double, Essais sur l’interprétation musicale*, p. 17.)
18. ↑ « Les éléments du contenu onirique à appréhender symboliquement nous contraignent à une technique combinée qui d’un côté s’appuie sur les associations du rêveur, et d’autre part intègre ce qui manque à partir de l’intelligence que l’interprète a des symboles. » (S. Freud, *L’Interprétation du rêve*, p. 394.)
19. ↑ L’article fondateur date de 1966 (J. Weizenbaum, « ELIZA – a Computer Program for the Study of Natural Language Communication between Man and Machine ».).
20. ↑ « At this writing, the only serious Eliza scripts which exist are some which cause Eliza to respond roughly as would certain psychotherapists (Rogerians). » (J. Weizenbaum, *ibid.*, p. 42.)

21. ↑ « Some subjects have been very hard to convince that ELIZA (with its present script) is not human. This is a striking form of Turing's test. » (J. Weizenbaum, *ibid.*, p. 42.)
22. ↑ « [...] it serves the speaker to maintain his sense of being heard and understood. The speaker further defends his impression (which even in real life may be illusory) by attributing to his conversational partner all sorts of background knowledge, insights and reasoning ability. » (J. Weizenbaum, *ibid.*, p. 42.)
23. ↑ Une version interactive traduite en français est disponible sur Internet (Trudel, « Eliza, thérapeute virtuelle »).
24. ↑ La preuve formelle diffère d'un argument donné dans un langage naturel par le fait qu'elle est rigoureuse, dépourvue d'ambiguïté et vérifiable de façon mécanique. Cette absence d'ambiguïté sémantique contraste avec l'ambiguïté irréductible du langage naturel qui donne tant de difficulté et d'intérêt à la linguistique.
25. ↑ Je remercie ici Pierre Jouvelot, mon ancien directeur au Centre de recherche informatique de MINES ParisTech, pour ces références bibliographiques sur les méthodes formelles et pour nos discussions variées.
26. ↑ J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », p. 42.
27. ↑ « [Ce hiatus entre l'inconscient désir et l'inconscient savoir] le conduit [Lacan] au terme à affirmer finalement, que dans l'inconscient les signifiants ne font pas chaîne, contrairement à ce qu'il avait dit au départ [...]. » (C. Soler, « L'énigme du savoir », p. 40.)
28. ↑ Signalons qu'il y a eu des tentatives de sémantique formelle en linguistique : Richard Montague s'en est saisi pour des buts linguistiques vers 1970, avant l'émergence réactionnelle de la sémantique dite cognitive vers 1975 (F. Rastier, « La sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistémologie », p. 157).
29. ↑ À l'occasion d'un post-doctorat au Centre de recherche en informatique de MINES ParisTech.
30. ↑ « De tout cela, [l'analyste] saura se faire une conduite. Il y en a plus d'une, même des tas, à convenir aux trois dit-mensions de l'impossible : telles qu'elles se déploient dans le sexe, dans le sens, et dans la signification. » (J. Lacan, « L'étourdit », p. 487.)
31. ↑ Lacan rappelle l'intérêt de la logique pour les psychanalystes, après la linguistique, à Vincennes en 1975 : « Logique – Pas moins intéressante. À condition qu'on l'accentue d'être science du réel pour en permettre l'accès du mode de l'impossible. » (J. Lacan, « Peut-être à Vincennes... ».)
32. ↑ D. A. Schmidt, « Programming Language Semantics ».
33. ↑ G. D. Plotkin, « The Origins of Structural Operational Semantics ».
34. ↑ J. E. Stoy, *Denotational Semantics: the Scott-Strachey Approach to Programming Language Theory*.
35. ↑ C. A. R. Hoare, « An Axiomatic Basis for Computer Programming ».
36. ↑ P. Cousot, « Interprétation abstraite ».
37. ↑ Pour un panorama critique des assistants de preuve, voir H. Geuvers, « Proof Assistants: History, Ideas and Future ». Il faut aussi citer *Coq*, l'assistant de preuve aujourd'hui le plus utilisé et français, une fois n'est pas coutume ; cf. B. Barras *et al.*, « The Coq Proof Assistant Reference Manual » et <https://coq.inria.fr>.
38. ↑ « Mettons en train ici l'affaire du sens, plus haut promise, de sa différence d'avec la signification. » (J. Lacan, « L'étourdit », p. 479.) Puis : « L'interprétation est du sens et va contre la signification. » (J. Lacan, *ibid.*, p. 480.)

La clinique borroméenne de la névrose

Michel Bousseyrroux

La *nœuvrose* de transfert *

La névrose dans l'analyse. Quelle névrose ? Parlons de la *nœuvrose* de transfert et de ce qui rend le névrosé un peu neuneu.

L'actualité de la névrose, c'est son actualité *dans la cure*, le fait que l'expérience de l'analyse la rende actuelle. *C'est une création de l'analyse*, une fabrication du transfert, explique Freud en 1914 dans « Remémoration, répétition, perlaboration », qui remplace la névrose de la clinique ordinaire par une névrose de transfert :

« Lorsque le patient fait preuve de suffisamment de prévenance pour respecter les conditions d'existence du traitement, nous réussissons régulièrement à donner à tous les symptômes de la maladie une nouvelle signification transférentielle et à remplacer sa névrose ordinaire par une névrose de transfert, dont il peut être guéri par le travail thérapeutique. Le transfert crée ainsi un royaume intermédiaire (*zwischen Reich*) entre la maladie et la vie, à travers lequel s'effectue le passage de la première à la seconde. Le nouvel état a repris tous les caractères de la maladie mais il constitue une maladie artificielle qui est en tous points accessible à nos interventions ¹. »

Du point de vue de sa clinique, Freud avait distingué des névrozes narcissiques, réservées aux mélancolies, les névrozes de transfert regroupant l'hystérie d'angoisse, l'hystérie de conversion et la névrose obsessionnelle. Notez qu'en 1979, pour la clôture du congrès de son école sur la transmission, Lacan dira : « Les névrozes ça existe. Je veux dire qu'il n'est pas très sûr que la névrose hystérique existe toujours, mais il y a sûrement une névrose qui existe, c'est ce qu'on appelle la névrose obsessionnelle ². » Dans une conférence à Bruxelles en 1977, parue dans le numéro 2 de *Quarto* ³, Lacan demandait où étaient passées les hystériques de jadis, les Anna O. et les Emmy von N. qui jouaient un rôle social certain et qui permirent la naissance de la psychanalyse, et il se demandait si ce n'était pas la loufoquerie psychanalytique qui les aurait fait se déplacer ailleurs dans le champ social. Quant à la névrose obsessionnelle, dont, rappelons-le, Freud a été l'inventeur

en 1896, Lacan en fait donc la grande névrose contemporaine, dont d'ailleurs la logique transpire de plus en plus dans notre société, où ce qui monte au zénith est l'évaluation, le religieux et... le confinement.

Mais, dans ce texte de 1914, « Remémoration, répétition, perlaboration », Freud parle d'une névrose que la psychanalyse a inventée, une maladie artificielle accessible aux interventions de l'analyste *et sans laquelle la névrose infantile ne saurait être mise au jour*. Avec Lacan, on dira que c'est la névrose qu'instaure la supposition d'un sujet au savoir, dont l'artifice tient au discours analytique et à la place de semblant de *a* qu'y occupe l'analyste dans l'actuel de la séance, aussi longtemps qu'il cause le désir de l'analysant. Et ça peut durer très longtemps...

C'est donc dans l'actuel du transfert et du discours analytique que se fabrique le nœud de jouissance de la névrose. La dire de transfert, c'est la dire analysable et interprétable. Ce nœud peut se concevoir de deux façons, soit comme un nouage par le fantasme, soit comme un nouage par le symptôme. Faisons l'état de la question, une fois de plus.

Lacan a d'abord conçu la structure de la névrose à partir du fantasme comme nœud du sujet barré avec son objet *a*. Pour montrer comment demande et désir s'articulent dans la névrose et comment la demande de l'Autre y prend fonction d'objet dans son fantasme, qui, chez le névrosé, se réduit à la pulsion, Lacan en formalise le modèle topologique avec un double tore, le tore du sujet s'emboîtant dans le tore de l'Autre. La demande fait le tour du trou intérieur du tore du sujet, qu'on appelle l'âme du tore, et le désir fait le tour de son trou extérieur central, qu'on appelle l'axe du tore, dans lequel passe le tore de l'Autre, qui bouche ainsi ce trou avec l'objet *a* que le sujet attribue à l'Autre du désir. C'est ainsi que Lacan pense dans « L'étourdit » la solution de la névrose de transfert, à savoir la passe comme coupure à double tour du dire de l'interprétation dans le trou duquel chute l'objet du transfert.

En même temps, et il le dit déjà dans son texte de 1953 « Le mythe individuel du névrosé », Lacan pense la névrose comme nouée à quatre. Il le redit dans « Kant avec Sade » : « Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la construction d'une ordonnance subjective ⁴. » Cette ordonnance subjective trouvera sa raison nodale avec le nœud borroméen. Au départ, Lacan ne conçoit pas le névrosé comme borroméen. Dans le séminaire *Les non-dupes errent* du 11 décembre 1973, il dit que le nœud de la névrose est olympique. Si un des ronds claque, les autres restent noués ensemble. C'est ce qui rend les névrosés increvables. « Rien ne leur fait. Que ce soit le réel, l'imaginaire ou le symbolique qui leur manque,

ils tiennent le coup. » Le cheval du petit Hans noue olympiquement les trois circuits viennois de sa phobie.

Toutefois, Lacan ne reprendra pas cette idée d'un nouage olympique de la névrose dès lors qu'il considère, dans le séminaire suivant *R.S.I.* et dès janvier 1975, que le complexe d'Œdipe, soit le Nom-du-Père, est le quatrième rond qui noue borroméennement le réel, le symbolique et l'imaginaire. Cela suppose que sans le Nom-du-Père, *avant l'Œdipe donc*, les trois sont dénoués. Et Lacan a eu l'idée, à un moment, de faire correspondre ce non-nouement des trois à la perversion polymorphe infantile. Mais il en est vite venu à penser que le quatrième rond procède d'une nécessité structurale relative à un défaut d'autoconsistance du nœud borroméen à trois. Il y a une inconvenance majeure du borroméen à s'autosuffire à trois. Car les trois de R.S.I. risquent de s'homogénéiser par mise en continuité d'eux trois en un pour former un nœud de trèfle, auquel Lacan identifie la paranoïa – mais dont il fait aussi le support de toute espèce de sujet. C'est parce que les trois Noms premiers du réel, du symbolique et de l'imaginaire ne suffisent pas à nouer le parler que Lacan donne au Nom-du-Père une fonction de symptôme qui, comme quatrième consistance, le noue. Le Nom-du-Père prend alors la fonction de corriger un lapsus d'origine du nœud R.S.I. au niveau de son écriture mise à plat : au lieu de passer deux fois au-dessus de l'imaginaire, le symbolique passe deux fois dessous et les trois sont libres. De base, donc, le symbolique défaille, il fait rater la quatrième marche du nœud-bo. D'où la thèse de Lacan : ce n'est pas le symbolique qui est premier, c'est l'escabeau. L'escabeau est la condition *a priori* pour surélever LOM, écrit avec trois majuscules L-O-M, au quatrième rond qui le *lomélise*, qui l'élise d'un dire qui le fasse nœud.

D'où la thèse borroméenne de Lacan sur la névrose. Le Nom-du-Père est ce quatrième rond qui supplée au défaut du symbolique, autrement dit de l'inconscient de Freud, à faire le borroméen au troisième. Le Père n'est ni plus ni moins qu'un symptôme. Symptôme que Lacan élève au sinthome dans le cas de Joyce, chez qui il supplée à un lapsus particulier de R.S.I. qui laisse symbolique et réel enchaînés en libérant l'imaginaire. Qui plus est, Joyce réussit, aussi bien qu'un névrosé, et même mieux, à rétablir, par le dire de son art, un borroméen à quatre – c'est le mot de la fin du séminaire *Le Sinthome*. Tout cela est maintenant connu de beaucoup d'entre nous ici, je suppose.

Névrosé ou pas, chacun fait escabeau de tout bois. Car Lacan aborde le cas Joyce avec ce même axiome d'une suppléance quatrième indispensable à l'effectuation subjective des parlants. L'égo de Joyce lui sert

d'escabeau pour se hisser au borroméen à quatre. Ce qui ouvre à une possibilité nouvelle de penser la psychose, sa résolution clinique. La solution topologique qu'en construit Lacan suppose trois personnalités paranoïaques nouées par une quatrième qui a pris auprès d'elles fonction de sinthome névrotique. Augustin Menard, navigateur au long cours de la clinique des psychoses qu'ici je salue, a exposé dans *Voyage au pays des psychoses*⁵ le cas de quatre copains d'à-bord partis pour un tour du monde en voilier. La croisière de quarante-huit mille milles dure cinq ans, idyllique, suivie d'un film qu'ils présentent de ville en ville en Europe pour « Connaissance du Monde ». Ils forment même le projet d'un nouveau voyage, qui tombe à l'eau lorsque l'un d'eux se marie : les trois autres déclenchent une psychose. Le mariage du quatrième a rompu l'*S-cabotage* qu'il avait offert aux paranoïas cliniquement masquées des trois autres pour les nouer borroméennement à quatre dans le confinement de leur belle équipée marine. Cas paradigmatique.

Lacan maintiendra cette position *ne varietur* : la structure s'effectue d'un dire, dire nécessaire à ce que se réalise le nouage subjectif au quatrième rond, que ce soit par le semblant du Nom-du-Père ou par le réel du sinthome. Ce sinthome-escabeau spécifie l'inconscient, il est le propre de *LOM sui generis*, par-delà le ternaire névrose-psychose-perversion comme forme d'assujettissement du sujet par son fantasme. La solution par le « Nœudipe » spécifie l'inconscient freudien dont l'Œdipe totalise les unarités, alors que la solution par l'au-delà de l'Œdipe du sinthome spécifie l'inconscient lacanien, lui plus réel car rétif à l'idée de tout.

Il ne s'agit pas tant de défaire ce qui se noue dans le transfert que de le desserrer. Car la « œuvrose » de transfert serre, dans l'actuel du transfert et par le symptôme, ce qui *lie-Gott – Gott bewahre !* À Dieu ne plaise ! – l'analysant au père, mère et compagnie (la compagnie de l'inconscient), et il convient que l'analyste, pour que l'analyse trouve une fin, l'assouplisse. Cela ne se fera pas sans qu'il se serve du jeu que lui laisse *lalangue* pour en desserrer le nœud. Desserrement qui consiste à défaire par étirement de la chaîne à quatre la duplicité du symptôme et du symbole dont parle Lacan page 21 du séminaire *Le Sinthome*. Ce qui revient à opérer sur la duplicité du sens que nourrit le mythe individuel du névrosé avec l'embrouille œdipienne. C'est là que Lacan disait ne pas se trouver « pouâteassez ». Car il avait idée que, du fait de sa névrose de transfert, celui qui parle en analyse s'engloutit dans la parenté la plus plate et qu'il ne sortira de cet engloutissement dans le parler de sa parenté qu'à s'orienter vers un « apparemment à un *pouâte* entre autres ». L'analysant ressasse sa relation à ses parents proches, c'est un fait majeur que les analystes ont à supporter, dit Lacan. L'ennui est que ça bouche toutes les nuances de la relation spécifique de

l'analysant à sa *lalangue*. Lacan dit cela lors du séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* du 19 avril et du 17 mai 1977.

C'est à ce moment-là aussi que Lacan conçoit la fin de l'analyse comme apparemment de chacun au poème que fait son inconscient, et c'est le moment où il fait de la passe – il parlait de la sienne s'il s'y était risqué – l'instance où ce poème, le plus court étant le meilleur, tel un *Witz* qui gagne à la main l'inconscient, peut « s'endosser », comme le dit si bien Nicolas Bendrihen dans sa postface au livre, en instance de paraître aux Éditions Nouvelles du Champ lacanien, de Marie-José Latour. Car c'est bien d'endosser ce qui s'écrit par en dessous d'une stance faite du blanc qui reste sur le papier du à-dire qu'il est question.

Je conclus. Le nœud que serre l'analyse est nœud du ressassage des liens parentaux qui rendent le névrosé un peu neuneu. Ce nœud est celui de l'Œdipe, qui est la « monnaie névrotique » qui a cours au pays qu'explore l'analysant (Freud dit dans « Formulations sur les deux principes du cours des évènements psychiques » qu'il a obligation de se servir de la monnaie qui a cours dans le pays qu'il explore, qui est dans son cas la *monnaie névrotique*). Desserrer le *nœudipe*, comme nouage de la névrose par un principe universel, c'est sortir du rêve de Freud qu'est l'Œdipe. Pour sortir de ce rêve, Lacan parie sur un apparemment de l'analysant à un *pouôte* entre autres qui puisse se passer du tout pour faire le nœud, le sien à soi.

Mots-clés : névrose de transfert, névrosé noué à quatre, desserrer le nœud, nouvel apparemment.

*  Intervention au séminaire École 2019-2020 « Actualité de la névrose », soirée du 14 mai 2020, « La clinique borroméenne de la névrose ». Diffusion par Zoom.

1.  S. Freud, *La Technique psychanalytique*, Paris, Puf, 2004, p. 13.

2.  J. Lacan, *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 25, 1979, p. 219.

3.  J. Lacan, « Conférence à Bruxelles », *Quarto*, n° 2, 1981, p. 5.

4.  J. Lacan, « Kant avec Sade », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 774.

5.  A. Menard, *Voyage au pays des psychoses, Ce que nous enseignent les psychotiques et leurs inventions*, Paris, Champ social, 2008, p. 95-99.

La clinique borroméenne de la névrose

Muriel Mosconi

Méditation sur les nœuds à quatre *

En 1972, au moment d'*Encore*, Lacan séjourne à Rome, où il rend visite au peintre François Rouan dans son atelier de la Villa Médicis. Elle est alors dirigée par Balthus et François Rouan y est en résidence. Il y est en train de peindre la série *Les portes de Rome* et Lacan reste de longs moments silencieux à le regarder travailler.

Il s'agit de la rencontre de deux chercheurs. En effet, contrairement à l'adage picassien « Je ne cherche pas, je trouve » que Lacan avait fait sien, pour son travail sur les nœuds, commencé le 9 février 1972 lors du séminaire ...*Ou pire*¹ avec la phrase « je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça », Lacan, dans *R.S.I.*², considère qu'il cherche, et qu'il lui arrive d'errer, qu'il cherche dans les cercles (selon l'étymologie de « chercher ») et qu'il trouve le trou, le trou de Soury, de Pierre Soury.

Depuis 1965, François Rouan, lui, peint sur des bandes qu'il assemble ensuite par des dessus-dessous, comme une étoffe tissée avec la trame horizontale et la chaîne verticale. Il appelle ces œuvres des tableaux tressés.

En 1978, François Rouan expose au Musée Cantini de Marseille et une lettre manuscrite de Lacan est mise en postface du catalogue³. Lacan, écrit-il, la livre à la méditation du public de l'exposition, d'où mon titre. Il s'agit du dernier « écrit » de Lacan publié.

Remarquons que la méditation ne suffit pas, il y faut aussi l'acte de nouer, dénouer, triturer les ronds de ficelle, selon d'ailleurs l'étymologie de « méditer » qui inclut l'acte : *med*, prendre des mesures, et *meditari*, étudier, s'exercer, d'où provient la médecine.

Lacan y conseille à François Rouan, qui peint sur des bandes donc, de peindre sur des tresses, mais il repère aussi la structure de la tresse incluse dans le tableau en reliant par des diagonales ses trous lévogyres (figures I et II).

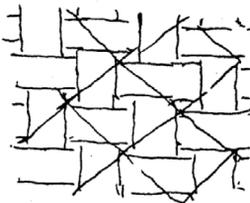
François Rouan peint ses bandes
 Si j'osais, je lui conseillerais de
 modifier ça et de peindre sur tresse
 La tresse à trois vaut d'être relevée

Aucun rapport entre trois et tresse.
 C'est à mon étonnement ce que m'affirme
 Le Bloch et von Wartburg, dictionnaire
 étymologique ^{Chymologique} auquel je me réfère. On y trouve au
 contraire une évocation de $\theta\rho\iota\varsigma$, $\tau\rho\iota\chi\omicron\varsigma$,
 évocations de la natte qui est la matière
 habituelle de la tresse à trois.

Je ferai retour à la peinture sur
 bandes : cette nouveauté - frappante -
 qu'introduit François Rouan.

Voici comment je la schématise

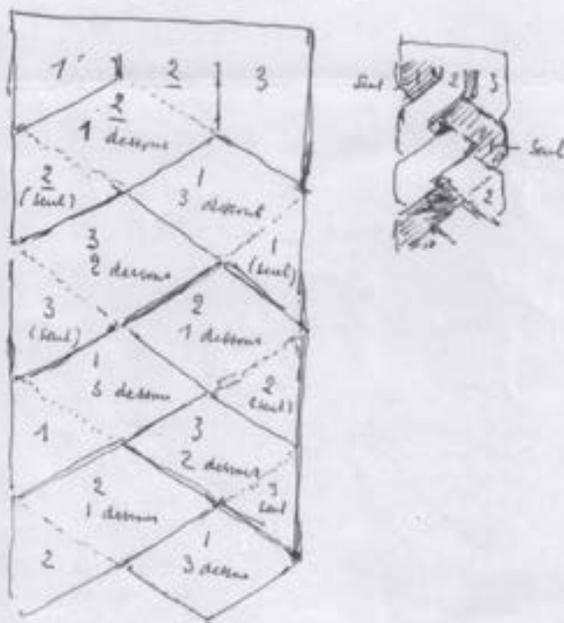
Fig. I



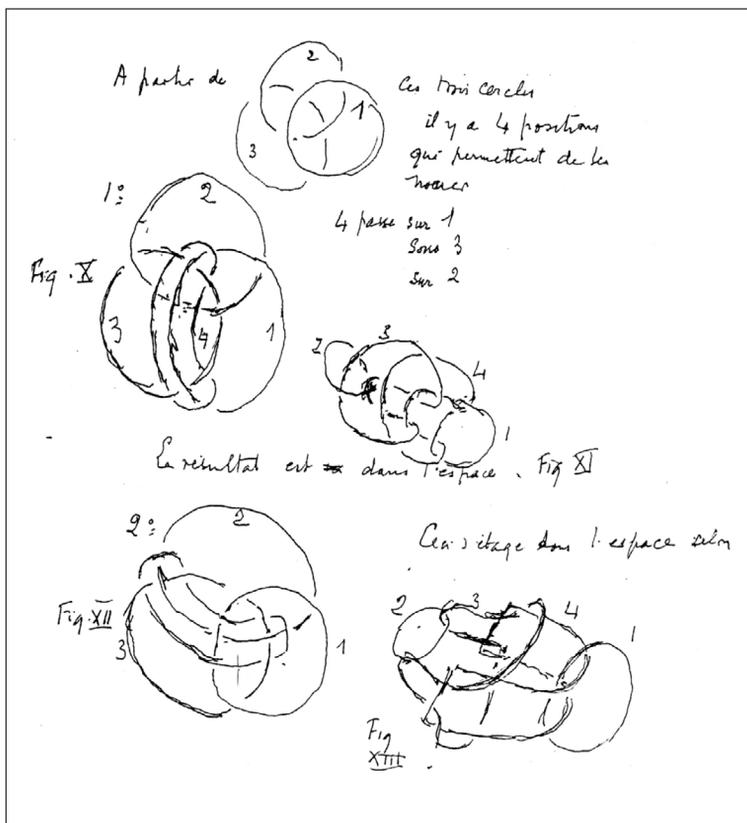
Les petits tracs n'existent pas. Ils sont confondus
 Néanmoins je crains de les mettre en évidence
 et même souligner qu'il y a des ^{lévogyres} ~~destrogyres~~
 que je mets au centre des lignes obliques, et
~~des lévogyres et des destrogyres que je désigne~~
 par ces lignes. Le destrogyre ^{central} serait ainsi
 porté par des lignes analogues (obliques).

Venez en à la trace

Fig. II



Ainsi, Lacan concède à François Rouan qu'il y a bien la structure de la tresse dans ses tableaux, même s'il ne peint pas sur des tresses. Puis il développe cette question de la tresse, notamment à quatre, avec son bouclage borroméen.



Les deux suivants sont :

Fig. XIV

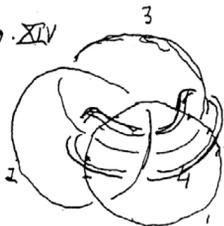
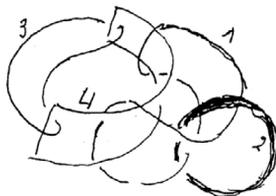


Fig. XV



et après

Fig. XVII

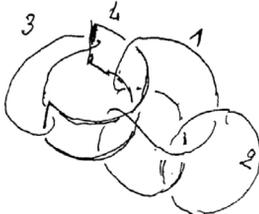
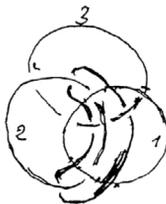


Fig. XVI



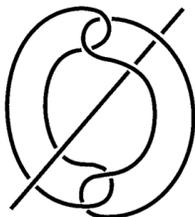
Je livre ceci à la méditation du public qui
ira voir les tableaux de François Rouan.

Texte publié dans le catalogue de l'exposition François Rouan, Marseille, Musée Cantini, 1978

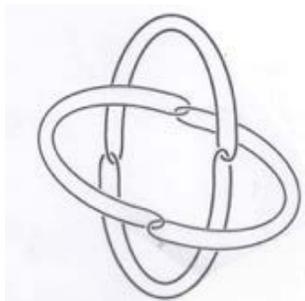
À partir d'un empilement de trois ronds, notés 1 pour celui du haut, 2 pour l'intermédiaire et 3 pour celui de dessous, et partant du principe que le quatrième passe sous le 3 – le plus bas –, sur le 1 – le plus haut – et sur le 2 – l'intermédiaire –, Lacan obtient quatre mises à plat de ces nœuds borroméens à quatre.

Les deux premières, les figures X et XI, à partir de la mise à plat d'un empilement à trois « lévogyre-like », c'est-à-dire avec 1, 2, 3 posés dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, construites dans la mise à plat avec le 4 longeant respectivement le 1 ou le 2, donnent dans l'espace le même nœud, les figures XI et XIII, où $(1 + 4)$ et $(2 + 3)$ font deux cercles, deux faux trous noués.

Les deux dernières, les figures XIV et XVI, à partir de la mise à plat d'un empilement à trois « dextrogyre-like », c'est-à-dire avec 1, 2, 3 posés dans le sens des aiguilles d'une montre, construites dans la mise à plat avec le 4 longeant respectivement le 3 ou le 2, donnent dans l'espace le même nœud, la figure XVII, où $(1 + 2)$ et $(3 + 4)$ font deux cercles, deux faux trous noués.



Faux trou avec une droite infinie qui rend les ronds indénouables



Deux faux trous noués

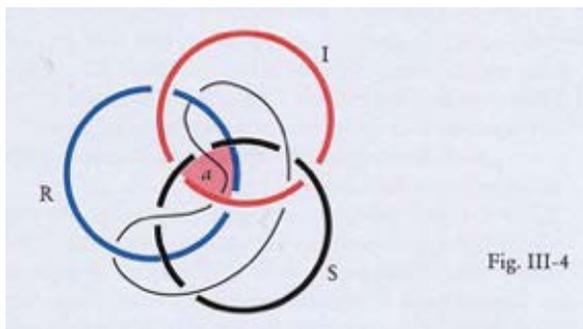
L'on peut donc en déduire qu'à partir d'un empilement de trois donné, il n'y a que deux nœuds borroméens à quatre, alors qu'il n'y a, quel que soit l'empilement de départ, qu'un seul à trois.

L'on voit bien qu'il en manque un, celui qui s'écrirait $(1 + 3)$ et $(2 + 4)$. Or, avec l'empilement 1, 2, 3, il est impossible.

Il est possible évidemment de le construire avec les « couleurs » que l'on peut attribuer à 1, 2, 3, mais alors les rapports spatiaux de 1, 2, 3 de haut en bas ne sont pas respectés. Donc pour un empilement donné il y a deux nœuds à quatre et deux seulement. Les trois nœuds borroméens à quatre impliquent que les empilements RSI diffèrent (cf. *infra*).

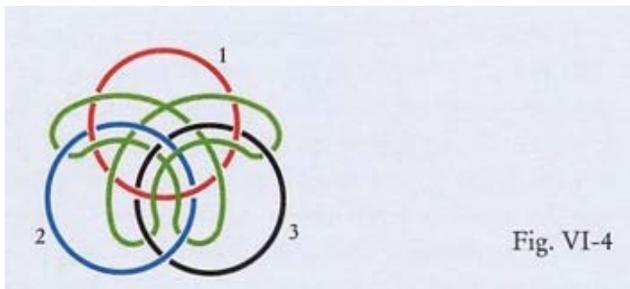
Quels sont les empilements qui intéressent Lacan ?

Au début de *R.S.I.* ⁴, le 14 janvier 1975, Lacan construit le nœud à quatre freudien par rapport au nœud à trois lacanien. Voici comment il écrit ce nœud freudien :

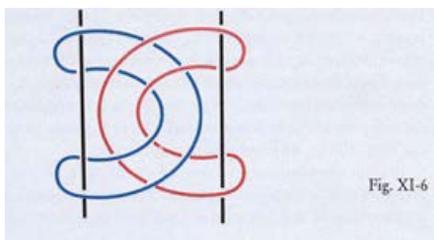


Le réel est en dessous, en bleu, en 3 donc, le symbolique est en haut, en noir, en 1, et l'imaginaire est au milieu, en rouge, en 2. Le 4, la ligne noire plus fine, passe sous le 3, le réel, sur le 1, l'imaginaire, et *sous* le 2, le symbolique, contrairement à la lettre à François Rouan (c'est ainsi que François Rouan la nomme) où le 4 passe *sur* le 2. Mais c'est équivalent, par retournement et donc en intervertissant 1 et 3, à son nœud « lévogyre-like » de la lettre à François Rouan. Cela donne que l'imaginaire fait cercle avec le symbolique et que le réel fait cercle avec le quatrième.

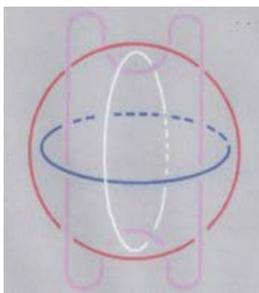
Puis vient une mise à plat (qui ne prend pas les mêmes correspondances de couleur) avec deux solutions possibles pour le quatrième. Pour le nœud freudien, nous avons : symbolique = rouge = 1, imaginaire = bleu = 2, réel = noir = 3 et quatrième en vert avec deux positions possibles, comme dans la lettre à François Rouan, l'une longeant 2 et l'autre longeant 3.



Et voici une autre écriture du nœud à quatre avec deux droites infinies :



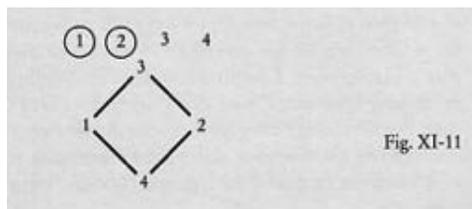
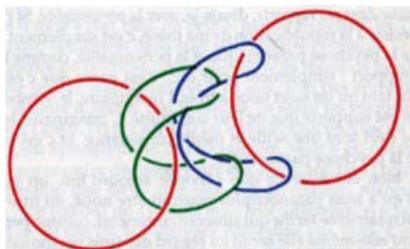
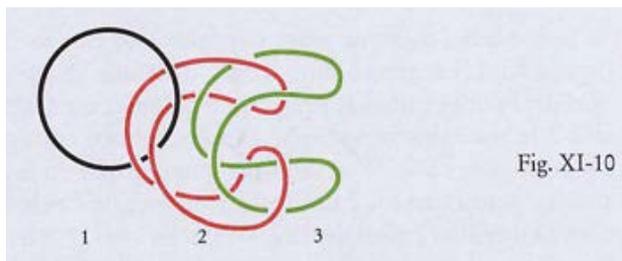
Et encore une autre dans l'espace où le quatrième est en rose et les trois premiers, 1, 2, 3, sont dans des plans orthogonaux :



Pourquoi Lacan recourt-il au nœud à quatre à ce moment-là ? Il le fait pour faire valoir que, contrairement au nœud à trois lacanien où le réel surmonte le symbolique en deux points, pour Freud c'est le symbolique qui surmonte le réel, et que le réel, le symbolique et l'imaginaire ne sont noués que par le quatrième : la réalité psychique qui fait cercle, faux trou avec le réel. Ce quatrième rond freudien, tout au long du séminaire, Lacan va le

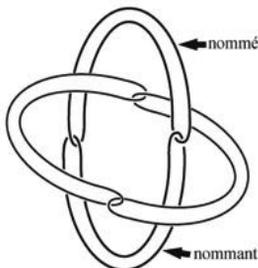
nommer complexe d'Œdipe, Père nommant, Nom-du-Père au singulier et Noms-du-Père dans leur pluralité, dont La femme, et il maintiendra dans tous ses schémas à quatre le cercle qu'il fait avec le réel.

À la fin du séminaire *R.S.I.* ⁵, le 13 mai 1975, Lacan met en relation la chaîne borroméenne 1, 2, 3, 4, selon la succession des ronds dans cette chaîne et non selon leur empilement, et les nominations, par un quatrième rond de l'imaginaire avec l'inhibition, du symbolique avec le symptôme et du réel avec l'angoisse.



Les 1 et 2 mis en regard et les 3 et 4 mis aussi en regard se nouent, comme dans la lettre à François Rouan, en deux cercles noués deux à deux (1 + 2) et (3 + 4). Et 1 et 2 d'un côté, 3 et 4 de l'autre sont interchangeables.

Les trois nœuds à quatre correspondent donc, comme dit plus haut, à trois nominations différentes par un quatrième rond respectivement de l'imaginaire par l'inhibition, du symbolique par le symptôme et du réel par l'angoisse.



Dans le premier nouage, l'imaginaire fait cercle en faux trou avec l'inhibition, le réel et le symbolique faisant de même un cercle qui se noue au premier. Nous avons là l'inhibition que la pensée trouve dans l'abord des nœuds par exemple.

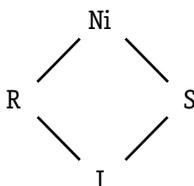


Fig. XI-14

Il en est de même pour le symbolique et le symptôme avec le cercle du réel et de l'imaginaire. Notons que, dans *R.S.I.*, Lacan fait d'une femme un symptôme pour un homme.

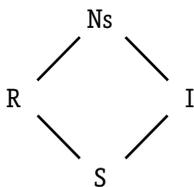


Fig. XI-16

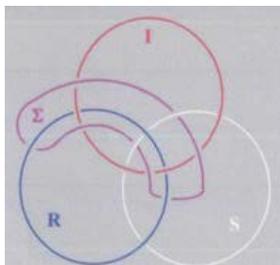
Et donc, dans le troisième nœud à trois, le réel vient se nouer avec l'angoisse pour faire un cercle qui se noue au cercle du symbolique et de

l'imaginaire où nous retrouvons le nœud à quatre freudien. L'angoisse nomme donc le réel freudien, Nr. Lacan ne dessine pas ce nœud.

De quelles nominations s'agit-il dans les deux épisodes de la Bible, celui créationniste de « Fiat lux » où le réel surgit du symbolique et celui où Dieu nomme les espèces ? Laquelle relève de la nomination du réel, laquelle de la nomination du symbolique ? Laquelle est celle du Nom-du-Père ? C'est sur cette interrogation que Lacan conclut *R.S.I.*

Remarquons qu'il a rapproché auparavant le quart terme du nœud à quatre freudien du père nommant et, effectivement, c'est l'image qu'emploie Freud dans son hommage à Charcot, où il le décrit nommant le réel des entités cliniques. Dans l'empilement freudien où le symbolique surmonte le réel, nous trouvons bien l'idée de la nomination d'un réel déjà là.

Alors que dans le « Fiat lux » de la parole créatrice c'est bien du symbolique déjà là que surgit le réel et, dans le nœud du symptôme qui ouvre le séminaire suivant, *Le Sinthome* ⁶, c'est le symbolique qui est placé à la base de l'empilement, comme si cela lui donnait une antériorité logique sur le réel.



Le réel vient en position intermédiaire et l'imaginaire vient en haut de l'empilement. Le quatrième terme devient Σ , le symptôme, et fait cercle avec le symbolique, à la place du *Ns* de la fin de *R.S.I.*, corroborant l'idée que c'était bien lui le Nom-du-Père créationniste, celui de « Fiat lux ».

S'il y a deux nœuds à quatre par empilement de *R.S.I.*, quel est l'autre nœud à quatre avec cet empilement « lacanien » ? Il s'agit du nœud de l'inhibition, où le quart terme fait faux trou avec l'imaginaire.

En effet, nous avons vu dans la lettre à François Rouan qu'avec l'empilement 1, 2, 3 deux solutions étaient possibles, (1 + 2) avec (3 + 4), c'est-à-dire celle où le quart élément fait faux trou avec le rond d'en dessous, et

(1 + 4) avec (2 + 3), celle où le quart élément fait faux trou avec le rond du dessus.

Dans la lettre à François Rouan, 4 passe *sur* 2 alors que dans le séminaire il passe *dessous*, cela implique qu'il faut échanger le 1 et le 3 en passant de l'un à l'autre, faire un retournement. Mais l'on voit qu'en mettant 1 à la place de 3 et inversement, cela fait toujours la même solution et donc avec l'empilement lacanien du *Sinthome* nous avons la solution : (I + R) et (S + Σ) ou, autre nœud, (I + Inhibition) et (R + S). Notons au passage que l'empilement freudien SIR (en commençant par le haut) qui se noue par l'angoisse permet aussi le nouage par le symptôme.

Animons tout cela d'une hypothèse clinique, prenons l'obsessionnel de « La direction de la cure ⁷ ». Puisque nous avons commencé avec les bandes de François Rouan, poursuivons avec la contrebande de cet analysant de Lacan.

En fin de cure, il se retrouve impuissant avec sa maîtresse et il lui propose de coucher avec un autre homme « pour voir ». La même nuit, elle fait un rêve où elle a un phallus. Lacan écrit « phallus » et non « pénis ». Elle en sent la forme sous ses vêtements, évoquant le phallus sous le voile dans les mystères antiques, ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi un vagin, ni surtout de désirer que ce phallus y vienne.

À l'audition de ce rêve, l'homme retrouve sur-le-champ ses moyens et il le lui démontre brillamment.

L'interprétation de Lacan porte sur les effets de ce rêve sur l'analysant et sur le signifiant phallique qui surgit là.

Mais, tout d'abord, quel était le tour de bonneteau, comme l'écrit Lacan, que l'analysant fomentait ? Rappelons que le bonneteau se joue avec trois cartes dont la face est cachée, les deux rois noirs et la dame de cœur, et trois places où le bonimenteur fait circuler les cartes rapidement de manière à leurrer le chaland qui doit trouver où est la dame de cœur. À cette occasion, quelquefois, le bonimenteur accompagne ses gestes de passe-passe d'une ritournelle : « Tu la vois, tu la vois, tu ne la vois plus. »

Et l'analysant, de même, attire l'attention de l'analyste, et de sa maîtresse, du côté du pénis comme un organe corporel (donc imaginaire), comme un autre (« il nous leurrerait d'une sienne ménopause ⁸ », écrit Lacan), du côté de l'axe imaginaire des deux rois noirs, du double, de l'homosexualité, de son impuissance qui signerait l'impuissance de l'analyste, pour détourner l'attention des conditions impossibles de son désir qui est « de difficulté ⁹ », comme l'écrit Lacan, c'est-à-dire que son désir est fait, tissé,

a consistance de difficulté : la difficulté où il se trouve de désirer sans détruire le désir de l'Autre et par là son propre désir. La condition de ce désir est la marque même dont il le trouve gâté à l'origine par la faute de structure du père et par la transmission du phallus qui s'est faite avec quelque chose de « pas régulier » sur le titre, en contrebande (avec toutes ses résonances humoristiques, mais aussi avec la référence à la bande, au ruban de Möbius et à sa demi-torsion que Lacan donnera dans « L'étourdit ¹⁰ »).

Par ce tour, l'analysant tente de détourner l'attention de la dame de cœur qui apparaît dans le récit du rêve et que souligne Lacan dans son interprétation : le fait que le phallus est un signifiant. Le récit du rêve, construit comme un mythe, met en équation sous forme signifiante une problématique insoluble et il lui fournit le signifiant de l'impossible comme solution, comme l'écrit Lacan dans son hommage à Lévi-Strauss, c'est-à-dire le signifiant phallique.

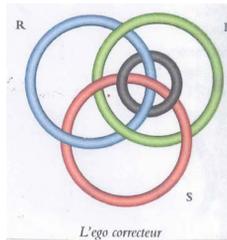
Et Lacan de conclure : « [...] la contrebande. Mode de la grâce singulier que de ne se figurer que du déni de la nature [l'impuissance où la supposée nature du pénis est mise à mal]. Une faveur s'y cache qui chez notre sujet fait toujours antichambre. Et c'est à la congédier qu'il la laissera un jour entrer ¹¹. »

Cette faveur, ce ruban que la dame noue à la lance de son chevalier, il doit la congédier en tant qu'inhibition pour que le récit du rêve débute un nouveau nouage où la dame pourrait se retrouver symptôme dans la fin de cette analyse qui se profile.

En termes borroméens, nous pourrions dire que le nouage à quatre par la nomination de l'imaginaire comme inhibition a été rompu par une soustraction du sens imaginaire qui faisait sa consistance, rompu par le côté « logique de l'absurde » du rêve mettant en évidence le signifiant phallique comme signifiant de l'impossible résolutoire, et qu'un nouveau nouage à quatre, avec le même empilement « lacanien », IRS, où le signifiant devance logiquement le réel impossible, s'annonce, avec pour quart terme le symptôme, la dame de cœur.

Notons aussi que l'empilement freudien SIR aura un surgeon tordu à la fin du séminaire *Le Sinthome* ¹² : le nœud non borroméen de Joyce, où l'imaginaire est pris en sandwich entre le symbolique (l'inconscient) et le réel entrelacés, noués par le rejet de signifiants dans le réel que sont les épiphanies. Un quatrième rond vient alors « clipper » en un deuxième lieu le symbolique au réel pour empêcher l'imaginaire de partir : l'ego (s'agit-il d'une version en anamorphose de la nomination du symbolique par le symptôme et/ou du réel par l'angoisse ? ou alors l'ego constitue-t-il plutôt une

nomination de l'imaginaire du corps ?). Mais là nous ne sommes plus dans la clinique de la névrose.



* ↑ Intervention au séminaire École 2019-2020 « Actualité de la névrose », soirée du 14 mai 2020, « La clinique borroméenne de la névrose ». Diffusion par Zoom.

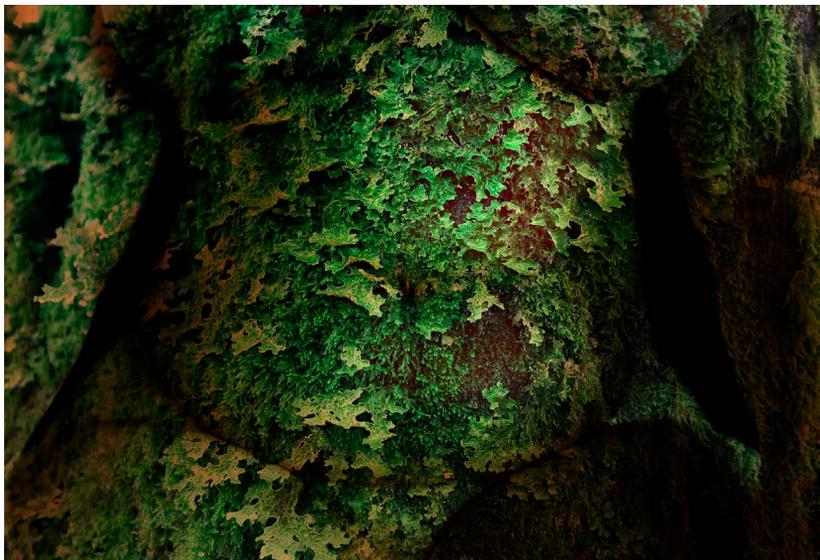
1. ↑ J. Lacan, Séminaire ...*Ou pire*, inédit.
2. ↑ J. Lacan, Séminaire R.S.I., inédit, leçon du 13 mai 1975.
3. ↑ J. Lacan, Séminaire, *Catalogue de l'exposition François Rouan, Musée Cantini, Marseille, juillet-septembre 1978*.
4. ↑ J. Lacan, Séminaire R.S.I., *op. cit.*
5. ↑ *Ibid.*
6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2006.
7. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 585-645, notamment son point 13, p. 630-633.
8. ↑ *Ibid.*, p. 631.
9. ↑ *Ibid.*, p. 633.
10. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Le Seuil, 1973, p. 42.
11. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », art. cit., p. 633.
12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, séance du 11 mai 1976.

ENTRÉE DES ARTISTES

Corpus Naturæ

Ce projet propose à des auteur.e.s une aventure de création commune sous la forme de carte blanche d'écriture. *Corpus Naturæ* est une série de photographies plasticiennes où le modèle féminin est le support d'une matière hybride avec la nature. Cette collaboration entre l'écriture et la photographie apporte un prolongement de regard et une respiration singulière.

Nous vous en dévoilons un premier extrait, en exclusivité dans ce numéro.



Sabrina Ambre Biller vit et travaille comme photographe, designer graphique et illustratrice en Nouvelle Aquitaine. Sa démarche interroge la notion de lieu et les rapports de l'homme avec son environnement. Elle est également autrice chez les éditions Les Presses Littéraires.
www.fragmenter.fr

Eurydice

Abandonner la lumière
Le rai de clarté
La voûte bleue

Quitter la clairière
L'herbe folle et rubanée
Le jonc aux fleurs aigües

Suivre un cri d'oiseau
L'aile d'un papillon
L'ombre chenuie
D'un hêtre

Pénétrer le territoire roux
Rencontrer une fougère
Aux crosses enroulées

S'enfoncer dans la moiteur
De la chute d'une feuille
De la goutte
De rosée

Habituer l'œil à la pénombre
À la dentelure
À l'incertain
De la ramée

Se fier à la respiration
Brunie
Au sentier vaporeux

Écouter la mousse feutrée
La stridulation
De la fourmi

Se souvenir d'une Dryade
Protectrice
À la tête couronnée de lierre

Deviner dans la fraîcheur
Dans l'ombre
Sa danse échevelée
Frappant l'humus noir
Du talon

Approcher son ventre
Couvert par le lichen
La menthe et le pissenlit

Espérer
Sa poitrine de jade
Et d'agate

Comprendre le murmure du ruisseau
Le chant de la canopée
L'écorce qui craque

S'appuyer au chêne rouvre
Épouser la torpeur
Attendre
Attendre

Regagner
Le poudroisement de la lumière

Sans se retourner

Véronique Vialade Marin, dans ses écrits comme dans ses photographies, donne la parole à l'humain, à la nature, aux choses. Elle se passionne pour la puissance onirique du conte, des mythes et des rencontres improbables. Elle a publié à ce jour des poèmes, de courts récits et des photographies dans la revue *L'En-Je lacanien*. Elle anime des ateliers d'écriture avec des adultes et des enfants.

LE CHAMP LACANIEN

Marie-Noëlle Laville

Consistance de l'Autre *

Que le confinement pour lutter contre l'épidémie en cours ait laissé un nombre important de personnes dans la solitude la plus désespérante, loin de leur famille, de leurs amis ou de leurs collègues, loin de leurs liens affectifs et sociaux, cela a-t-il pour autant suscité un effacement de l'Autre ? L'Autre manque-t-il du fait que les corps ne doivent plus se toucher et, dit-on aussi, que les gens ne doivent plus se parler, que les masques occultent les mimiques du sujet, que les regards fuient comme s'ils étaient eux-mêmes porteurs de virus ?

Comme Robinson Crusoé dans la solitude de son île monte des palissades et prépare des armes contre un ennemi pourtant absent, comme l'explorateur solitaire de la banquise s'attend, à chaque pas, à l'attaque du très rare ours blanc, comme la solitude du vieillard qui le fait parler « tout seul », il semble que ce soit dans ces moments de plus grande absence des autres que l'Autre consiste le plus pour l'être parlant. C'est un effet de structure – que la quête de sens, la volonté de désigner des responsables, les interprétations quasi délirantes en tout genre et l'envie de perspectives illustrent – qui place le sujet sur la scène de l'Autre.

Tours du mur

Un virus est une histoire, un récit, une sorte de langage, constitué de nombreuses lettres, histoire qui se répand en épidémie comme une rumeur, et comme toute rumeur, le message se modifie au fur et à mesure de sa transmission, ce qui induit une série de mutations, un peu comme des fautes d'orthographe qui changent le sens du mot et donc le message viral, expliquent les phylogénéticiens. Pour ce coronavirus, il semble que les mutations soient peu importantes, trop peu nombreuses et trop lentes pour être conservées durablement en mémoire dans la chaîne (ARN en l'occurrence) et pour être redoutées.

Pour les linguistes, le langage est fait de locutions et d'expressions idiomatiques qui, à l'usage, perdent leur efficace en termes de dénomination.

Le discours est dès lors affublé et affaibli par une certaine fixité. Cette fixité entraîne un déphasage entre ce qui est communément dit et ce qui est nouvellement su.

C'est un problème que rencontrent les philosophes des sciences ; de ce fait, ils poussent les scientifiques à mieux définir ce dont ils parlent, pour sortir des définitions approximatives de leurs concepts sur lesquels se basent les consensus scientifiques ¹. Pour remédier à cette fixité et pour réanimer le sens propre de la dénomination, il faut faire appel à la créativité. C'est ce qui se passe dans la poésie, ou dans le jeu langagier des mots d'esprit, et aussi dans l'interprétation psychanalytique.

Dans la chaîne signifiante, ce qui est fixe, c'est le code sans le message, qui ne permet pas à lui seul la création de sens, les jeux de mots et les équivoques. Le sujet autiste, par exemple, est un fervent du code. Ce qui consiste pour lui, c'est un Autre sans message, dont il dépend totalement. Pour qu'il y ait message qui permette la souplesse créative, il faut un Autre qui rétroactivement donne du sens au message. Mais avec Lacan nous savons que parler comporte aussi une part de jouissance et qu'elle est hors sens.

Pendant cette crise sanitaire, nous avons entendu moult fois des mots, inévitables : confinement et déconfinement ; savants : coronavirus, pandémie, hydroxychloroquine, *cluster*, gel hydroalcoolique, drastique, pénurie, dérogoaire, sérologie, Wuhan et pangolin ; familiers : masques, postillons, gouttelettes, besoins essentiels, gestes barrières, déplacement, vague, pic, plateau, télétravail ; moraux : distanciation sociale, solidarité, se réinventer, héros, pénaliser, rester chez soi, libertés individuelles, état d'urgence, immunité collective, crise, *fake news*, charge mentale, *care*, monde d'après, nationalisme ; cliniques : Covid-19, addiction, violences conjugales, angoisse, syndrome de la cabane (hélas !) ; chiffré : morts...

Et puis il y a eu les insupportables : « les Français sont... (sales, truands, inconscients, méfiants, etc.) » ou « les Français ne sont pas... (capables de se servir d'un masque, de supporter la contrainte du confinement, etc.) », et autres formulations politiques ou journalistiques qui heurtent la dignité.

Le psychanalyste, lui, fonde sa pratique sur le Un par Un qui exclut toute généralisation intempestive. Et s'il faut bien conceptualiser l'expérience pour qu'elle soit transmissible, Lacan lui-même a affirmé que si la clinique vient démentir un concept, il faut abandonner le concept, ou encore que la cure d'un obsessionnel n'apporte rien pour la cure d'un autre obsessionnel.

L'analyste en corps

L'actualité pandémique, le confinement induisant pour certains une pratique par téléphone et l'actualité du thème de travail des collègues cliniques sur le transfert ont mis en avant des formulations issues de nos références lacaniennes et déclinées dans une réflexion bienvenue : « la rencontre de corps ² », et cette autre expression en regard : « la présence de l'analyste ³ ».

Quand il parle du transfert, Lacan déclare de façon un peu facétieuse : « Nous dirons avec plus de justesse que le transfert positif c'est quand celui dont il s'agit, l'analyste en l'occasion eh bien ! on l'a à la bonne ; négatif, on l'a à l'œil ⁴. » Dans cette remarque, Lacan souligne la dimension pulsionnelle du transfert, c'est-à-dire l'enjeu inconscient sexuel, en tant que l'objet de la pulsion s'articule à la jouissance, à la *joui-sens*. C'est une jouissance qui court dans le défilé métonymique des dire de l'analysant. Et si on a l'analyste à l'œil ou à la bonne, c'est parce qu'il est en place d'objet. On peut dire que, depuis les rencontres préliminaires où la pulsion est déjà là mais erratique, jusqu'au discours analytique où elle est localisée dans l'analyste comme partenaire-symptôme et son articulation fantasmatique en *a*, la relation transférentielle est de nature sexuelle parce qu'elle implique donc la pulsion, la satisfaction et la jouissance. Pour Lacan, la présence de l'analyste est en jeu dans l'activité pulsionnelle qu'est le transfert : « Le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient ⁵ », dont le réel est le non-rapport sexuel. Cette présence de l'analyste est manifeste par son acte de « supporter ou d'accepter de supporter le transfert ⁶. »

Lacan insiste sur la présence de l'analyste en tant que l'analyste lui-même fait partie de l'inconscient, est une manifestation de l'inconscient, et tout ne se passe pas dans son cabinet : symptôme analytique, fantasme et même rêves de transfert en témoignent. Peut-être que Lacan ne rejetterait pas l'idée que cet « analyste *en corps* », comme il l'appelle aussi ⁷, c'est-à-dire objet *a* en place du semblant, soit selon l'expression de son frère « une présence dont je puis jouir ⁸ ».

Et puisqu'il est question de rencontre de corps, peut-être est-il pertinent d'interroger ce qu'il en est du corps de l'analysant. C'est un corps parlant, c'est-à-dire un corps qui se jouit, qui se parle à lui-même ; et là il ne s'agit plus seulement de la parole mortificatrice de jouissance, symbolisante, ni de celle construisant le corps spéculaire, dans le registre imaginaire, mais bien de celle « écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ⁹ », corps sensible.

Le monde d'après ?

En tant que citoyens, nous pouvons nous rendre compte que le capitalisme actuel se nourrit d'une révolution qui n'est plus industrielle déjà depuis quelque temps, mais révolution des techniques de communication *via* Internet induisant la dématérialisation des relations. Ce capitalisme se satisfait du coup d'arrêt porté au face-à-face, à la rencontre, à la proximité sociale. La distanciation sociale est ce qui fait la prospérité des GAFA.

Alors que la fin du capitalisme est annoncée par certains, on voit au contraire la récupération rapide qu'il fait des bouleversements actuels. C'est sa force que de savoir tirer profit de toutes les situations. Il n'y a qu'à voir et écouter dans les publicités, par exemple, des acteurs en blouse blanche (même si cela était déjà un standard auparavant) vanter des produits ayant subi des « contrôles drastiques d'hygiène » ou affirmer qu'il n'est plus besoin de sortir de chez soi pour que tel fournisseur satisfasse nos besoins, même non essentiels.

Et pour l'homme d'après la crise sanitaire, nous pouvons dire avec Lacan que son rapport au monde sera ce qu'il a toujours été : « simagrée au service du discours du maître ¹⁰. »

Alors, même s'il est conseillé de ne plus parler ou le moins possible pour ne pas projeter nos virus, ou même si nous devons porter des masques, nous n'en serons pas pour autant bâillonnés, ni comme sujets ni comme psychanalystes. Le discours analytique devrait pouvoir résister à ces intimités et intimidations de la crise, qui n'est pas que sanitaire, ni même qu'économique. Comme avant, le psychanalyste a affaire à la jouissance du *parlêtre* et nous pouvons parier sur le fait que les rendez-vous téléphoniques ne sont, de ce fait, pas si « dématérialisés de corps » que ça.

Mots-clés : Autre, crise, présence de l'analyste, rencontre de corps, pulsion.

*[↑](#) *L'Autre* est le thème du séminaire Champ lacanien 2019-2020 animé par Sybille Guilhem et Marie-Noëlle Laville (AME). Suspendu du fait de l'épidémie de la Covid-19, ce séminaire se poursuivra durant l'automne, selon les conditions sanitaires.

1. [↑](#) C'est ce dont a témoigné Thomas Pradeu, philosophe de l'immunologie, invité de ce séminaire le 10 mars 2020 à l'hôpital Saint-André de Bordeaux.

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 228.

3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 116.

4. [↑](#) *Ibid.*, p. 114.

5. [↑](#) *Ibid.*, p. 133.

6. [↑](#) J. Lacan, *L'Acte psychanalytique, Séminaire 1967-1968*, inédit, leçon du 17 janvier 1968.

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, *op. cit.*, p. 231.

8. [↑](#) F. M. Lacan, *Dieu n'est pas un assureur*, Paris, Albin Michel, 2010, p. 164.

9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire XX, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 17.

10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, *op. cit.*, p. 223.

BRÈVE

Marie-José Latour

*Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire
Autour de l'œuvre de Philippe Forest,
articles et entretiens **

Par Kristèle Nonnet-Pavois

Re – deux lettres pour un préfixe exprimant un mouvement.

Reprise, retour, revenant, relecture, répétition.

Série de quelques signifiants extraits de ce livre qui nous ouvre à la rencontre d'un écrivain et d'une psychanalyste. À se côtoyer et à questionner ces signifiants, Philippe Forest et Marie-José Latour, c'est à une ouverture au réel qu'ils nous invitent, pris que nous sommes dans le « labyrinthe de la nuit du langage ¹ ». Ce labyrinthe où il s'agit à chacun, corps parlant, de tâtonner, de se déplacer avec un tracé incertain.

Pas de linéarité, « causes et effets échangent sans cesse leurs places ² », nous dit Philippe Forest. Ce pas de sens de circulation établi, il y a ainsi à consentir à s'y perdre, à passer outre des frontières.

Mouvement dans l'espace et mouvement dans le temps, là encore pas de chronologie figée d'un passé-présent-futur. La phrase se construit de subordonnées à des temps différents. « Le mot qu'il y eut au commencement, depuis toujours, fait défaut », écrit Marie-José Latour.

Recommencement.

« À raconter une vie, on la reconstruit ³. » De ces dits, l'analysant réécrit l'histoire. Incidence du signifiant sur la vie. « Pas de signification majuscule, nous dit Philippe Forest, pour que l'histoire continue et qu'elle préserve vivants et désirants les individus que nous sommes ⁴. »

Rome, « La troisième », Lacan dépose le mot vie dans le cercle du réel. Le rond du réel rond de la vie. « C'est qu'incontestablement de la vie, après ce terme vague qui consiste à énoncer le jouir de la vie, la vie nous ne savons rien d'autre ⁵. » De cet inintelligible que côtoient littérature et psychanalyse, l'écriture de Philippe Forest et la boussole lacanienne de Marie-José Latour s'entretiennent et cheminent de ce qui réitère le désir. Ce

savoir impossible, « inter-dit, il est dit entre les mots, entre les lignes. Il s'agit de dénoncer à quelle sorte de réel il nous permet l'accès ⁶ ». *Encore*, Lacan cheminait, « la nuée du langage fait écriture », des traces se déposent.

Ce qui s'écrirait dans les marges, au-delà de celles qui font tenir le livre, celles du pas-de-côté dans une traversée d'un paysage qui ne cesse pas de se recomposer, serait-ce lieu d'une *hystorisation* qui ferait avec l'irrésolu ?

À le lire et le relire, le travail de Marie-José Latour autour de l'écriture de Philippe Forest donne envie de dévier son chemin vers l'œuvre de cet auteur et donne matière à soutenir un questionnement autour de ce qui fait la trajectoire d'une analyse.

*  M.-J. Latour, *Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, Autour de l'œuvre de Philippe Forest, articles et entretiens*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2020.

1.  Formulation de Marie-José Latour dans le chapitre intitulé « Le labyrinthe de l'oubli », p. 124.

2.  P. Forest, dans l'entretien intitulé « Car il est en vérité un grand vide », p. 115.

3.  *Ibid.*, p. 97.

4.  *Ibid.*, p. 106.

5.  J. Lacan, « La troisième » (1974), *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203. Voir aussi l'enregistrement sur le site de Patrick Valas.

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 108-109.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un de leurs livres et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
et la page Facebook
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net